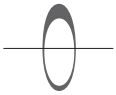
revue de création littéraire

LA BONANTE

2015



Cette publication a été rendue possible grâce
au soutien du Département des arts et lettres et du
Vice-rectorat à l'enseignement, à la recherche et à la création
de l'Université du Québec à Chicoutimi.

Conception et réalisation | Christiane Perron

Dépôt légal | Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés
© LA BONANTE 2015

ISSN 0380-4860

TABLE

PRÉSENTATION | Cynthia Harvey 6

MEILLEURS TEXTES DE QUATRE LIGNES

PREMIER PRIX
Géode
Anne-Marie Desmeules 11

DEUXIÈME PRIX
Un homme parfait
Julie Bosman 12

TROISIÈME PRIX
Venez en paix
Pierre-Olivier Gaumond 13

MENTIONS HONORABLES
(1) *Consommation*
Mélissa Charron 14
(2) *La chasse*
Carole Labarre 15

MEILLEURS TEXTES DE TROIS PAGES

PREMIER PRIX
Jean-François
Paul Kawczak 19

DEUXIÈME PRIX
C'était vivant
Laurence Gagné Gallant 23

TROISIÈME PRIX
Sénégal
Jonathan Barrette 27

MENTIONS HONORABLES
(1) *Je vous assure*
Carl-Keven Korb 30
(2) *Prismacolor présente : la couleur indigo*
Alexandra Tremblay 33

MEILLEURES IMAGES

PREMIER PRIX

Contraires
Marianne Parent 9

DEUXIÈME PRIX

Implosion
Laurie Girard 17

TROISIÈME PRIX

L'école fantomatique
Reine-Marie Coté 47

MENTION HONORABLE

À marée basse
Michèle Bouchard 103

TEXTES RETENUS | QUATRE LIGNES

6 décembre 1989 | Carolanne Foucher 38
Comédie musicale | Rémi-Julien Savard 38
Comme une feuille | Alexandre Côté 38
Emmanuelle | Maxime Pearson 39
Faille | Reine-Marie Côté 39
Je ne suis pas | Monique Page 40
La chute | Laetitia Beaumel 40
Je vis encore dans mon ventre | Nathalie Nadeau 40
L'impossible rencontre | Monique Page 41
Le chapelet | Valérie Villeneuve 41
Le dernier jour de l'été
| Dominic Laperrière-Marchessault 42
Le district des habitudes | Anthony Lacroix 42
Le jeu de l'autruche | Cynthia Boutillier 42
Les amants | Jessica Côté 43
Lien variable | Yvan Giguère 43
Petit catéchisme | Anne Sophie Tremblay 43

Prismacolor présente : la couleur rose | Alexandra Tremblay 44
Quitte | Amira Ben Rejeb 44
Radic Slam | Michèle Dumont 44
Résurgences de malt | Carl-Keven Korb 45
Un livre à ranger | Stéphanie St-Onge 45

TEXTES RETENUS | TROIS PAGES

Avis d'ex-pair : les conjugaisons conjugales | Érica Boivin 49
Boîtes à souvenirs | Treveur Petruzziello 54
Cailloux | Nathalie Nadeau 59
Cotelettes sucrées | Maude Huard 61
Crack | Pierre-Olivier Gaumond 64
De trop près | Mélitza Charest 67
Double vie | Mayane 71
La fièvre | Geneviève Morin 74
Les oiseaux dans le ciel | Stéphanie St-Onge 78
Mille fois Hélène | Yvan Giguère 81
Polémique interne | Marie-Pier Poulin 84
Starburst | Caroline Gauvin-Dubé 88
Synchronisme | The Dude 91
Une question de narration | Catherine Fortin 96
Valse à trois temps (pour larmes d'eau douce) | Laetitia Beaumel 99

CINQUANTE NUANCES DE GRIS

| Cynthia Harvey |

J'écris ces lignes au moment où un froid intense s'abat sur la région, comme une gifle en plein visage. C'est la fin février et je rêve au printemps et à son point culminant : le lancement de *La Bonante,* bouquet rafraîchissant et coloré après des mois de blanche froideur et de gadoue. À moins que la morosité ne l'emporte, les coupures annoncées dans les journaux laissent présager un printemps chaud et animé auquel *La Bonante* participe, à sa façon, en encourageant la création, envers et *pour* tout. N'est-ce pas là la plus grande forme de résistance et de contestation ? Au désenchantement du monde, *La Bonante* oppose sa recherche de poésie, de lumière, de beauté, comme autant de fleurs dans la neige, la boue ou le macadam. Les textes soumis aux deux concours annuels, celui du meilleur texte de trois pages et celui du meilleur texte de quatre lignes, offrent en effet une percée inusitée sur l'état du monde : désillusion, rupture, abandon, pauvreté, avortement, maladie et autres catastrophes naturelles côtoient la beauté, l'humour, la dénonciation, la joie de vivre, la joie d'écrire. Aux *cinquante nuances de gris,* notre revue répond par une quête authentique de poésie.

À ces contributions littéraires s'ajoute cette année une autre forme d'expression artistique. Pour la première fois, un concours des plus belles images a été lancé dont les trois gagnantes ornent les pages de ce numéro. Merci aux professeurs en arts, M. Marcel Marois et M. Mathieu Valade, qui ont apporté leur expertise à la revue en procédant à la sélection des images et en encourageant leurs étudiants à y participer.

Devant la quantité impressionnante de textes soumis aux concours, nous avons dû procéder à une sélection rigoureuse en vue de la publication. Ainsi, seuls les textes retenus lors de la présélection par l'un ou l'autre des membres du jury ont été publiés. Cependant, je ne saurais trop encourager les autres participants à soumettre un texte de nouveau l'an prochain. Le bonheur de créer reste la meilleure des récompenses.

Merci aux membres du jury qui ont procédé à la sélection des textes : M. Luc Vaillancourt, professeur de littérature française et Mme Marie-Andrée Gill, étudiante de lettres et auteure de la relève. Merci également à Mme Christiane Perron qui a procédé à l'édition de la revue avec professionnalisme. Enfin, remerciements et hommages à M. Mustapha Fahmi, Vice-recteur à l'enseignement, à la recherche et à la création, qui apporte son aide à la revue afin de contrer les temps sombres.

PREMIER PRIX

VOLET IMAGE

Marianne Parent, *Contraires*

MEILLEURS TEXTES DE QUATRE LIGNES

PREMIER PRIX

GÉODE

ANNE-MARIE DESMEULES | Lévis

Si l'on me coupait en deux comme une géode,
on trouverait de courtes lames tapissant le revers
de ma peau au bout desquelles seraient accro-
chés plusieurs mots, incapables de s'échapper.
La vierge de Nuremberg broyant du phonème.

DEUXIÈME PRIX

UN HOMME PARFAIT

JULIE BOSMAN | MONTRÉAL-NORD

Je rince un verre et le dépose dans l'égouttoir. Tu passes le balai. Nous sourions. Tu t'arrêtes derrière moi. Tu tires la taille de mon pantalon et l'élastique de ma petite culotte. Tombe entre mes fesses un filet chaud de salive. Tu vides le porte-poussière. Et je pense, en récurant les dents d'une fourchette, alors que le filet poursuit son chemin, que j'ai enfin trouvé l'homme parfait.

TROISIÈME PRIX

VENEZ EN PAIX

PIERRE-OLIVIER GAUMOND | Alma

Ce soir, une fin du monde est indiquée sur
l'agenda du globe :
À l'heure des pillages, des suicides collectifs et
des conversions soudaines
Je me masturberai solennellement dans un
mouchoir
À la manière des prophètes dans leurs cahiers,
encore.

MENTION HONORABLE (1)

CONSOMMATION

MÉLISSA CHARRON | RIMOUSKI

Je rêve d'une époque
où je n'avais rien d'autre
que mes quarante et une paires
de souliers
d'achat compulsif.

Rien à manger.

Fermer les yeux
le cœur tordu
de désir
de rock et de vodka.

Se laisser couler
au fond d'une boîte de carton
pleine de regret
et la sceller de ducktape.

MENTION HONORABLE (2)

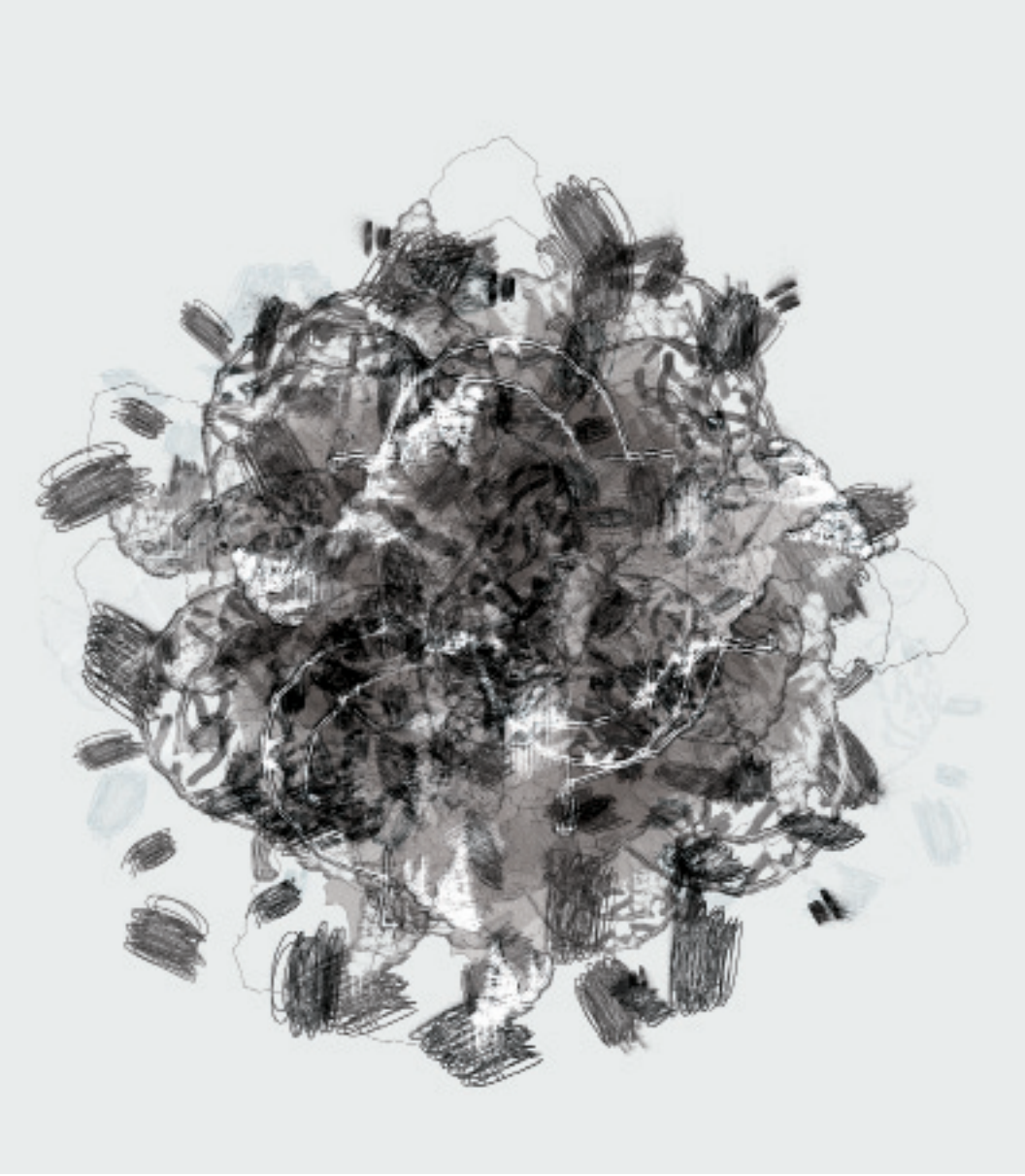
LA CHASSE

CAROLE LABARRE | Sept-Îles

Mon père caressait son couteau croche comme on caresse le visage d'un enfant. « Dans mon rêve, me dit-il, j'ai vu une horde de caribous bien engraissés par le lichen de la toundra. J'ai vu leurs yeux qui brillaient, leurs naseaux bien humides et frémissants, leurs sabots piaffant le sol, impatients de nous retrouver. »

DEUXIÈME PRIX

VOLET IMAGE



Laurie Girard, *Implosion*

MEILLEURS TEXTES DE TROIS PAGES

PREMIER PRIX

JEAN-FRANÇOIS

PAUL KAWCZAK | CHICOUTIMI

La présence et le rôle de Jean-François à l'UQAC, l'Université du Québec à Chicoutimi où je travaillais, après une mention dans la rubrique « insolite », avait fait l'objet d'un article complet, sur deux pages, accompagné d'un portrait couleur grand format – mettant en valeur les sublimes rousseurs de Jean-François et l'étrangeté de sa carrure pygméenne, si forte pourtant – dans le journal local ; article relayé dans plusieurs quotidiens nationaux et massivement diffusé sur Internet. Jean-François était devenu une célébrité locale. Jean-François donnait régulièrement, depuis, des interviews, des propos dont certains décriaient l'animalité et d'autres encensaient la joie profonde. Jean-François a remué ma vie. Ce récit lui est dédié.

L'Orang-outang, s'il est génétiquement moins proche de l'homme que le Chimpanzé ou le Bonobo, est le grand-singe qui offre dans son imitation de l'homme la ressemblance la plus troublante. Un orang-outang, pourvu qu'il vous ait vu le faire une fois, peut passer la tondeuse, changer un pneu ou boire une tasse de thé aussi bien et peut-être mieux que vous. Il était perturbant de voir Jean-François pédaler, les mois d'été, sur sa bicyclette Peugeot ramenée d'Europe, droit comme un prêtre, saluant les dames, le sexe en érection. Les imitations de ces créatures ne sont pas vides de sens ; l'Orang-outang apporte aux formes creuses de ces gestes épuisés une signification autre, pro-

fonde, mélancolique, brutale, érotique et douce, forestière très certainement, à laquelle je confère mentalement une odeur de noix fermentée. Cet orang-outang qu'un hurluberlu avait clandestinement rapporté à Chicoutimi de Bornéo – Jean-François étant la francisation de son nom borneen, Oujan Flantang – connaissait, je ne sais comment, assez la langue des signes pour exposer aux hommes des avis originaux et pertinents sur l'existence. L'étrange animal se fit remarquer pour ses facultés intellectuelles hors du commun. Quelques semaines après son arrivée, Jean-François se rendait régulièrement à l'UQAC où un spécialiste de la philosophie existentielle occidentale s'inspirait de ses vues simiesques pour repenser l'œuvre des maîtres allemands.

Mon frère était sourd, j'en avais souffert mais retiré cet avantage d'utiliser la langue des signes depuis mon enfance. J'étais l'interprète de Jean-François. Les mots de Jean-François vibraient dans ma gorge. Ce sont les plus beaux qu'il m'ait été donné de prononcer. Du premier au dernier ce fut une longue caresse.

Les singes n'ont pas de pères. Tout au plus un éjaculat dans le vagin de leur mère. Un homme toute sa vie porte un père, comme Énée porta Anchise. Jean-François pouvait être tout ce qu'il voulait. Jean-François était le langage jeune. Jean-François emmerdait les hommes. Jean-François était libre. *Je suis une bête ! Je suis une bête ! JE SUIS UNE BÊTE !* signa-t-il furieusement après avoir giflé le directeur du bureau des affaires publiques de l'UQAC qui lui remettait un titre honorifique. Et moi je traduisais. Jamais je n'aurais rien dit de tel. Je prenais part à la naissance d'un nouvel être. Jean-François en était l'âme et moi le corps. *Je veux mettre le nez dans vos culottes et pleurer au sommet d'un empire,* déclarait le singe philosophe à la bibliothécaire qui me plaisait. Et moi, je répétais, payé pour cela. Et la biblio-

thécaire de sourire et de le caresser. Je regardais ses doigts fins. *Zarathoustra, faux frère, tu as tué King Kong ! Comme vous tous, rats sans couilles !* dit Jean-François d'une main, en se masturbant de l'autre, devant l'assemblée d'un colloque de philosophie avant de mimer une poésie d'une beauté déchirante qui lui réconcilia la salle. Et moi, je clamais ces mots, ces petits miracles, petites perles de Java, qui jamais autrement ne seraient sortis de moi. J'avais une voix. Jean-François était mon démon. Ses idées devenaient miennes. Je changeais. Je devenais un monstre. Quelque chose que l'on regarde étonné.

Je devenais bien trop électrique pour dormir. Je ne me nourrissais plus que de noix, de cajou, de pécan, que je trouvais à la cafétéria de l'université. J'avais l'allure d'un chat hirsute et indigné. Je m'engueulais. J'engueulais. Je traduisais. Je giflais. Je tapais la poésie singe. J'enrageais de moi-même. Je sentais le musc. Jean-François fumait comme quatre, moi comme cinq, jusqu'à saigner. Je commettais des délits. Je me traduisais. Je me signais. Je pensais avoir le génie de Jean-François. Jean-François me regardait parfois longuement quand nous ne faisions rien, de tout près, au ras de ma peau. Au loin passaient les nuages. Il cherchait des fruits et des racines, ils déshabillait les pissenlits. Il chantait.Il signait des poèmes. Je transpirais en pensant au vieux jours. Nous regardions les filles. Je préparais mes coups. Pour elles peut-être. Je me dirigeais vers la violence par faiblesse, Jean-François m'y suivait par sagesse. Comme un père. Comme une âme. Les animaux ne demandent rien. Il n'y a pas de mal s'ils vous frappent. Leur honnêteté est pure. Ils ne vous en veulent jamais, pas même quand ils meurent. C'est le plus dur.

Nous avons descendu la rue Labrecque, où j'habite. Le soir tombait. J'avais bien trop envie de le retenir, comme j'avais voulu retenir la vie dans ma jeunesse. Le

soir c'est l'air qui manque, pas celui que l'on respire, mais celui que l'on vit. Il s'évapore alors que la journée trouve son sens et sa résolution, il disparaît comme un confort, il se résorbe comme un espoir. Nous nous sommes rendus au Café-croissant. J'ai mangé un sandwich à la dinde. Jean-François une crêpe aux asperges. Il était calme. Il parlait peu. Il sentait mon énervement. Ma faillite. Nous nous sommes dirigés vers la bibliothèque. À la hauteur de la joaillerie, sans réfléchir, j'ai brisé la vitrine avec une roche trouvée par terre. Un homme a tenté d'intervenir, je l'ai frappé à la tête avec la même roche. Il est tombé. Jean-François m'a aidé à réunir les bijoux et les montres dans un sac plastique. Il était fasciné par la couleur des pierres. Il les tenait dans la lumière. Il riait. Je pensais rire également. Un policier a pointé son arme sur nous. Il pensait que Jean-François avait brisé la vitrine et frappé l'homme qui gisait dans son sang. Jean-François lui signa : *Je suis singe. Je te donne la lumière*. Je n'ai pas traduit. Le policer a tiré sur Jean-François.

Je n'ai pas traduit parce que j'ai eu peur. Peur du policier et de son arme. Je n'étais rien de ce que je pensais être. Si j'avais traduis la parole de Jean-François le policier n'aurait pas tiré et Jean-François ne serait pas mort. J'en suis certain. J'ai laissé tombé Jean-François. Je n'ai été que le perroquet de ce petit être exceptionnel. Je n'ai rien compris.

L'homme que j'ai frappé à la tête ne se souvient de rien, tout le monde continue de me croire innocent. Je me suis fait une blonde. Elle est brune. Elle est belle. Comme un cœur.

DEUXIÈME PRIX

C'ÉTAIT VIVANT

LAURENCE GAGNÉ GALLANT | RIMOUSKI

Le fleuve. Chaque jour, il y avait cet instant où mon regard s'y baignait. Où ses humeurs venaient sonder les miennes, marron, taupe, indigo, azur. Il était immense comme une mer, alors il se perdait dans la terminologie. Mais tout le monde reconnaissait l'essentiel. C'était son immensité. Sa grande plaine ondulante. Ce fleuve où on a grandi.

Je lève les yeux vers le miroir de la salle de bain. Au-dessus de ma tête, un tube fluorescent crie sa lumière blafarde, impersonnelle. Je me souris, et quelque chose en moi se tend, comme la corde d'un arc, pour relever un peu les traits de mon visage. Mes mains s'appuient contre l'une des nombreuses rampes de la pièce. J'ai le ventre en ballotage. Des poids se sont enroulés autour de mes membres qui semblent, tranquillement, vouloir s'affaisser. Aujourd'hui est une journée plutôt moche. Mais malgré mes cernes violacés, malgré tout, tu m'aurais tout de même trouvée belle, au milieu des effluves d'alcool à friction.

Ce matin, tu voulais qu'on se change les idées alors tu m'as amenée à Sainte-Flavie. Tu m'as regardée manger une soupe à l'orge, assis dans la verrière qui donnait sur le bord l'eau. Puis j'essayais de t'expliquer comment je me sentais, quand tout est parti en vrille. C'était comme si

la mer avait rempli notre anse d'un seul coup de vagues. Comme ces quelques jours par année où des queues d'ouragan viennent nous fouetter le visage. Les évènements ont été froids et imprévisibles. Ils se sont abattus sur mon corps. Sur le tien aussi, sûrement. L'image de ce jour précis de grande marée ne me quitte plus. Elle est tapissée un peu partout dans ma tête.

La vie s'est mise en suspens, quelque part, parallèle à l'horizon. Tu sais, je n'arrête pas de le scruter, de le fixer, au cas où il me donnerait une réponse. Tu es là-bas, toi aussi, avec tes deux beaux points verts qui me regardent, brillants. Moi, je suis au cœur de la houle. Mes yeux se plissent pour tenter de mieux te voir, mais ça ne fait qu'augmenter mon mal de mer. Ça tangue et ça tangue, comme ça, sans cesse.

J'ai essayé de te dire tout ça, puis c'était déjà l'heure de rentrer, pour le rendez-vous.

Je t'ai laissé dans la salle d'attente. Tu voulais absolument venir. On a troqué le fleuve contre des murs jaunes et mauves, sans fenêtres. Il n'y a que le miroir accroché au mur. Aucun point de fuite possible. Pourtant, j'ai toujours l'impression d'entendre la rumeur des vagues, parfois claire, parfois grave. J'imagine les algues en longs cils humides, qui tentent de s'accrocher à la grève. Mon nez et ma bouche cherchent encore à s'emplir de l'odeur de l'eau salée. Je fredonne la chanson pop qui jouait tout à l'heure, dans la voiture.

Il faut que je me déshabille et je me regarde faire, avec cette drôle d'impression qui ne me lâche pas. L'impression d'être hors de moi-même. La veste de faux cuir sur le crochet de la porte. Le T-Shirt en coton par-dessus. Les chaussettes rayées ratatinées sur le sol. Puis mon pied gauche se coince quand je tente d'enlever mon jeans. Une de mes

bretelles de soutien-gorge se déloge de mon épaule et vient m'effleurer le haut du bras. Elle aurait besoin d'être resserrée, mais mes efforts sont ailleurs. Je suis concentrée à ne pas perdre l'équilibre.

Grelottante, j'essaie de comprendre comment s'attache la jaquette d'hôpital bleu poudre. Je la tourne et la retourne. Les cordons à nouer les uns avec les autres font mine que c'est évident. Le plancher glacial répond aux courants d'air de la ventilation. Tous mes poils sont hérissés sur mes cuisses. Je me dis que je vais devoir écrire là-dessus. Et ça se terminera sûrement en brouillon raté dans un recoin de carnet. Oublié dans la poussière de la bibliothèque ou lancé rageusement dans la mer. Comme d'habitude, ce sera trop sombre, trop torturé, trop lyrique. Personne ne voudrait montrer ça. Ce bout de vie-là.

Je n'ai pas à fermer les yeux pour tout revoir. La houle, le gris, le vent. Je le ressens. C'est en moi. À défaut d'horizon, j'ai perdu mon regard à l'intérieur de mon corps. Un paysage a germé. C'est vivant. Vivant et incendiaire.

Ma nouvelle robe flotte maintenant autour de moi. C'est un peu comme être nue, je sens à peine le tissu sur ma peau. Je me recoiffe par réflexe dans le miroir. Je rigole toute seule, parce qu'il n'y a rien de moins probable à faire. Légèreté improbable. Je remets mes chaussettes et je sors de la salle de bain. Je tente de marcher uniquement sur les talons, pour épargner un peu de froideur à mes orteils.

Tu aurais sûrement ri toi aussi, quand l'infirmière s'est trompée dans l'ordre des choses à dire.

« Vous pouvez enlever vos petites culottes.

Je vais vous assister pendant l'intervention.

Je m'appelle Martine. »

Je le lui ai fait remarquer pour la taquiner ou peut-être, pour sortir de la lourdeur. Elle n'a rien répondu. Comme si l'hôpital était aussi aseptisé de tout sens de l'humour. En gardant le silence, elle me pointe le lit recouvert d'une housse de la même couleur que ma jaquette. Tout près de là, une tige à soluté semble me regarder de biais. Je m'étends sur le dos et je regarde ailleurs, quand l'infirmière insère l'aiguille dans une veine de mon bras. Puis je serre les genoux, en attendant que les calmants fassent ce qu'ils ont à faire.

Je fixe le plafond quadrillé de tuiles en écoutant le sourd bruit des vagues qui résonne dans mon crâne. J'imagine ton corps penché, ta tête baissée, dans la salle d'attente. C'est maintenant que je partirais en courant, pour te prendre dans mes bras. J'essuie une larme qui est sortie toute seule et qui coule vers mon oreille. « Après combien de temps est-ce que ça commence à faire effet ? », me suis-je entendue demander.

TROISIÈME PRIX

SÉNÉGAL

JONATHAN BARRETTE | ROUYN-NORANDA

Salam Aleikoum
Aleikoum Salam
Comment ça va
Ça va petit à Dakar
Tant que les taxis portent leurs fétiches
Pour conjurer les malheurs

Il faut fuir la cité
Traverser à l'île aux esclaves
À l'ombre des casemates et des canons
Peindre sur le sable
Les pélicans et les chats errants
Même les crabes y sont noirs
On m'y reconnaît comme Sankara
Gagner Gorée pour y repartir nègre

Au son de l'olifant
Je joins la cathédrale
Et la musique au marché Sandaga
M'assaille de son incendie

J'ai la fatigue des nuits
Arrosées de Gazelles
Et de sang d'hibiscus

Je conquiers le gingembre des pays acquis

La maison de Moïse ne se prend qu'à se perdre
Les chants solitaires déclarés absents
Ses jardins font de leurs herbes
Des liqueurs au retour du miel
Au retour bénit

Le lac Rose me chauffe à fleur de sel
Je dois reporter comme bracelet
L'exil au corps

Je dors sur mes rêves
Toutes les nuits africaines
Via la terrasse de la route des cimetières
Tous les lépreux de la ville me saluent

La savane marche son attente
Ceux que la parole fait manger
Me tiennent par la main
Les bébés pleurent leur premier blanc

Je suis un esprit de l'air
Donnant le mauvais génie

Le loup dans les yeux
Les oreilles éteintes
Je redescends enveloppé de moustiques
Laissant sur le toit du dispensaire
L'appel dormant à la prière
Le Sénégal en quarantaine

Qui traduira la faim et la soif
Sous la barbe de l'interprète

Le visage n'est pas une prison
Entre gens du livre
L'homme est le seul remède à l'homme

Une fête contre nature
Se danse au clair de lune
On célèbre mon nom
Je suis et serai Samba Diallo
Avec pour maintenance
L'Afrique dans les reins

Je passe le mal
Par delà le delta du Saloum
Relayer la recouvrance

En Casamance les arbres se courbent
Font alliance avec le peuple migrateur

Sur les vibrations nocturnes
Je marche les rues de Ziguinchor
Dans le noir
Je suis l'homme tranquille

Hommes
Nous nous parlons
Malgré nos étoiles distantes
Les palabres s'arrêtent pour le thé
Ton nom reste
Salam Aleikoum
Aleikoum salam
Comment ça va
Mangui fi rekk
Magnifique

MENTION HONORABLE (1)

JE VOUS ASSURE

CARL-KEVEN KORB | St-Fulgence

bonjour madame monsieur mon nom sonne bien mais n'est pas célèbre et sous ma langue c'est plein d'hameçons je voudrais prendre cinq minutes de votre temps car le mien est compté je vous assure juste cinq minutes une compagnie tiers m'a vendu votre numéro j'aurais préféré votre âme mais Dieu est mort je vous appelle pour vous présenter mes forfaits et en ourdir encore d'autres dans votre dos saviez-vous qu'en cas d'hospitalisation en cas de graves blessures vous pourriez gagner jusqu'à cent cinquante dollars par jour tout ce que vous avez à faire c'est de prendre le boulevard Tadoussac en sens inverse et de foncer dans un poids lourd et évidemment de me donner vos économies oui celles que vous n'avez pas je vous assure je prends tout même la misère tant qu'elle génère des huards de bronze électroplaqué sur nickel et autres reines sonnantes c'est que j'en ai marre de la Pabst en cannette mon truc c'est la 1664 et le Rioja seulement ça ne coule pas du robinet vous auriez préféré un autre appel hein je sais on est pareils je vous assure quand je n'assure pas c'est la même chose attendre attendre l'hostie de téléphone passer toute la journée la crisse de journée coincé dans sa tête trembler grincer dans le noir perdu dans des mondes d'angoisse déployés à l'infini sur la pellicule des paupières closes l'attente l'attente faudrait garder ça pour soi le désespoir c'est mauvais pour les affaires humaines faut le cacher en rire faire comme si on était solide faire

comme si on ne crevait pas d'envie d'amour de société faut jouer à être grand mentir prétendre qu'on n'est plus un garçon fasciné par les étoiles et tellement déçu qu'il y ait la méchanceté et l'indifférence et l'hostie de téléphone qui ne sonne obstinément pas j'ai eu un ami comme ça qui à force d'être aimé s'est lassé de moi ça manquait de résistance il s'est dit assurément il y a poulpe sous rocher ça sent l'encre et la glaire je vais me salir mais je vous assure que je ne vous ferai pas le coup moi j'appelle j'appelle j'appelle il y a trois cent soixante-cinq noms sur ma liste trois cent soixante-cinq fois le vôtre alors dites-vous que la solitude c'est terminé pour l'année vous pourrez bien invoquer Xiwangmu vous entourer du corbeau à trois pattes du crapaud de la lune du lièvre portant la drogue de l'immortalité et du renard à neuf queue rien n'y fera je ne vous lâcherai pas et puis vous y gagnez mais oui cent cinquante dollars par jour et moi tout ce que je vous demande c'est de tout petits versements mensuels de soixante-neuf et des poussières d'étoiles n'est-ce pas brillant madame monsieur je crois que chaque personne mérite d'avoir accès à l'assurance et je vous assure solennellement alors vous en dites quoi mais non ce n'est pas une arnaque mais non où êtes-vous allé chercher ça voyons allons tout de suite les gros mots qu'est-ce que c'est que ces manières avez-vous idée du mal que je me suis donné pour parvenir pour qu'on me donne finalement des sachets de pitons en échange de mes forfaits hein pour commencer on m'a placé sur un banc et pour passer au prochain niveau il fallait gravir un escalier de seize kilomètres fait avec des marches dentelées hautes de quatre pommes de conte mais je n'en mesurais qu'une sans échasse ni grappin et puis il y avait foule vindicative barbelés mouvants sable dans les yeux viscères Molotov chiens mitrailleurs toutes sortes de patentes qui font saigner et moi j'étais seulement armé d'un stylo et d'une calculatrice ça regardait mal en Jésus Câlice

je vous assure que j'en ai contemplé des marches comme des montagnes j'ai un doctorat honoris causa en analyse granulométrique du béton de polyvalente je pourrais aussi prétendre à un autre en compréhension de la méchanceté fondamentale des qui apprennent tôt à se marcher dessus avec des bottes à clous en riant j'ai d'ailleurs moi-même donné dans le broyage au passage pensez madame monsieur pensez Mont-Valin Séminaire de Chicoute Charles-Gravel Cégep d'Alma Cégep de Chicoute UQAC ces six usines par moi fréquentées tout ça pour parvenir tant de mots dits et d'idées faites cette mélasse inouïe qui colle là aux parois à l'intérieur de la tête là regardez derrière les sourires ça colle cette merde-là si c'était tangible ça ferait des miracles en assemblage industriel alors oui alors quoi je mets tripes sur table madame monsieur maintenant c'est à vous maintenant allez-y c'est rapide c'est facile c'est garanti cent cinquante dollars pensez cent cinquante vous n'avez qu'à me donner vos informations vitales et douze fois soixante-neuf broutilles et vous blesser gravement et je vous assure le tour est joué sinon vous pouvez aussi participer au concours mais oui le concours de quel autre pourrait-il s'agir vous n'avez qu'à adhérer au tout nouveau Programme de menace de naufrage systématique[1] entre le 12 octembre et le 33 février et vous courrez la chance[2] non mais hein diantre pardonnez mon langage madame monsieur sapristi pardon il faudrait être un hostie de sale abruti consanguin pour ne pas tomber alors voici madame voilà monsieur à vous l'aubaine l'épargne la sécurité la sagesse les profits le bonheur que sais-je madame monsieur je vous assure ?

---

[1] Le montant minimum de versement au Programme de menace de naufrage systématique est supérieur à votre imagination et les fréquences de versement disponibles se mesurent en hertz.

[2] Aucune adhésion requise. Résolution de la conjecture de Goldbach requise. Concours ouvert à toute la naïveté du règne animal.

PRISMACOLOR PRÉSENTE : LA COULEUR INDIGO

ALEXANDRA TREMBLAY | CHICOUTIMI

Cher journal,

Nous ne pouvions échapper à la Côte-Nord, elle était de ces chimères qui vivent dans l'angle mort de notre vision périphérique et du diesel parsemait nos faux vrais bas de travailleurs gris avec la ligne rouge qui sortait de nos converses bien lacés.

Tous les militants du Collectif Emma Goldman, descendus sur la rue Racine, un jeudi matin de février, ont dévoré le double de flics. Accouchant de bébés punks sous leurs longues chemises de flanelle et sortant leurs cocktails membres génitaux turgescents et brûlants de leur pantalon. Nous étions en deux mille quinze et l'ère du temps nous pognait dans la gorge.

J'avais fait la grève de la brosse à cheveux, pour ma part, et j'incarnais bien mon reflet en poésie hyperréaliste : Petite crisse de floune aux cheveux comme des boules de ouates, comme un champ de coton desséché, comme des crinières de pouliches oubliées, réparties dans des sacs Tigre Géant, Croteau et Rossy humides des années 90. Pony crevée. Cheveux lessivés. Brûlés même par le Rince-crème. Bleachée de l'âme. Des fibres de peaux mortes s'allongeant dans un espace à géométrie variable. Puffés, comme mon ventre l'est de l'huile de palme contenus dans les petits

gâteaux de la St-Valentin de la solitude. Mes cheveux sont en plastique et aujourd'hui je me suis rasé et tatoué à l'aiguille le pubis.

En deux mille quinze, je faisais l'amour à un triangle. Cascadeurs de l'amour : grâce à Lui, j'étais délivrée de la peur de mourir. La manière dont il m'embrassait à travers sa cagoule et qu'il me touchait là où il ne fallait pas équivalait à nombre de manifestes féministes. Grâce à lui, j'avais intégrée une secte. Un ordre nouveau devait se mettre en place, avec de nouveaux signifiants et avec une nouvelle conception du miracle de vivre :

Premièrement, la conviction absolue en l'existence d'univers et de dimensions parallèles.

Les années quatre-vingt furent une époque de révélation pour ceux qui ne parlaient jamais mais regardaient beaucoup. Les enfants indigo comme nous appelaient les pédiatres. Ce que la masse appelait «vidéoclips» était en fait autant de messages codés pour nous autres : Safety Dance ou Pop goes the world. Ces images témoignaient de plans d'existences complètement inédites jusqu'alors. MTV puis Musique Plus mettaient dans la bouche de leurs VJ enthousiastes tout ce qui était nécessaire de comprendre. Comme tous nos contemporains le savent, sans oser se l'avouer, cette décennie fut celle des révélations et où tous voulurent s'évader de la troisième dimension.

Deuxièmement, l'orgasme, la poésie et la sexualité sale comme moyen de nous soustraire de l'aliénation du réveil à six heures et du salaire minimum. Et surtout de l'aliénation de l'artiste martyr prêt à être imprimé sur des t-shirts d'American Apparel.

Pendant longtemps, la méthode privilégiée pour s'extraire de cette réalité fut de se donner la mort. Kurt Cobain pénétra dans la réalité parallèle des humanoides avec des petites bouches hurlantes à la place des yeux par le trou rond qu'il se pratiqua derrière le crâne et on fit de lui le grand chaman des cris de désenchantement. Il accomplit ainsi sa véritable destinée, qui s'éloignait grandement de celle qui faisait de lui l'inventeur du Grunge et l'imprimé préféré des jeunes filles en fleur. Les médias traditionnels se choquèrent de cette vague de suicide qui ne semblait jamais prendre fin. Mais dans les alentours de deux mille quinze, nous furent bombardés par les chants de nouvelles sirènes des réalités parallèles. En effet, le Witchhouse avec ses guerriers en jupe de rafia et scarifiés de mauve délavé comme des vergetures, vierges des concepts d'appropriation culturelle, nous apprirent à nous élever l'âme et la transcendance par la chaleur et la magie de l'orgone. La vie nous habitant devenait de plus en plus poreuse à chaque fois et c'est par ces pores que nous allions finir par nous échapper. Nous laisserions derrière nous des appartements sordides et aucune lettre d'adieu que le mercantilisme imprimerait en sérigraphie, des décennies plus tard, sur des t-shirts pour préadolescentes.

Troisièmement, la réalité dans laquelle nous vivions était virtuelle et nous étions entourés d'hologrammes et de monstres générés par une intelligence artificielle supérieure, et nous-mêmes étions des programmes.

Étouffés par la réalité, par l'insoutenable banalité du quotidien, nous devions croire. Croire qu'un destin extraordinaire nous attendait, enfants indigo. Que nous étions prisonniers de tortionnaires invisibles qui nous restrei-

gnaient dans nos dons, qui nous empêchaient d'accomplir notre destinée. Les frères-soeurs Wachowski étaient nos prophètes et La Matrice était notre livre des révélations. Oui, le réaliser ne faisait-il pas apparaître la sensation de nos chaînes mentales ? Comment expliquer alors ma gorge nouée et mes jambes trop lourdes ? Et quand les phosphènes électriques apparaissent dans mon champ de vision, est-ce la 4e dimension que je vois à travers la porosité du temps présent ou simplement la Côte-Nord qui m'égratigne derrière l'œil, à travers mes souvenirs comme des polaroids mal développés.

TEXTES RETENUS
QUATRE LIGNES

6 DÉCEMBRE 1989

CAROLANNE FOUCHER | MONTRÉAL

Bon matin mon amour,
Es-tu encore fâché pour hier soir ? J'imagine que oui. Ne faisons pas durer ça SVP. Je m'occupe du souper (poulet portugais – la recette que tu aimes). Je vais revenir un peu plus tôt que normalement de la Poly (seulement des examens aujourd'hui) À ce soir xxx

COMÉDIE MUSICALE

RÉMI-JULIEN SAVARD | QUÉBEC

Parce que là chus pogné dans un bar
où c'est que les cowboys dansent même pas.
Je vois ben que la vie c'est pas un film
en paillettes.

COMME UNE FEUILLE

ALEXANDRE CÔTÉ | ST-HONORÉ

Après un mortuaire automne, le lit de la terre est devenu mon berceau. Le linceul dont le ciel m'a couvert était pâle comme ces nuits blanches où ton corps a planté la vie dans ma chair. Nous avons péri avec l'été et j'hiberne-rai jusqu'à ce qu'une autre main vienne me réchauffer.

EMMANUELLE

MAXIME PEARSON | Dolbeau-Mistassini

Au creux de chaque poing une tornade
Qu'elle me tend d'un même souffle que le reste
Comme vaches et maisons
Je m'envole

Ses lèvres mordent mon âme
Et ses rivières me déchirent
Je jette l'ancre noire
Sans la corde

Terminée, elle dépose ses lunettes
Et mon corps tiède tout près
Emmanuelle chaque fois me tue
Parce qu'elle aime l'ire

FAILLE

REINE-MARIE CÔTÉ | Chicoutimi

Ombre mauve
Gestion austère
Peuple fauve
Rafle prospère

JE NE SUIS PAS

JONATHAN BARRETTE | ROUYN-NORANDA

Je ne suis pas de l'histoire
Je suis de l'oubli
Être pire qu'une île
Un abandon

JE VIS ENCORE DANS MON VENTRE

NATHALIE NADEAU | CHARNY

Je vis encore dans mon ventre
Je suis d'eau et d'attente
Du robinet un jour couleront
Mes jambes mortes d'avoir si peu marché

L'IMPOSSIBLE RENCONTRE

MONIQUE PAGE | MONT-SAINT-HILAIRE

En balançant son corps, il apparaît avec une caisse de bières sous le bras, histoire de rencontrer la nouvelle conjointe de son frère. Il salue : « bonjour, ma belle. » La femme, qui arrive à peine de son cabinet d'avocat, porte encore son tailleur et sent toujours dans sa main droite cette fermeté qui donne à ses poignées de main un avant-goût de ses qualités professionnelles.

LA CHUTE

LAETITIA BEAUMEL | Québec

ton souffle court contre ma nuque forêt vivante
serpent corail, ta main, dans les plis tendres de mon
enfance

laisser tes doigts ouvrir mes lèvres

Papa...

LE CHAPELET

VALÉRIE VILLENEUVE | Jonquière

Ma berceuse, c'est celle de vos murmures.
Vos murmures qui donnent le rythme aux perles
enchaînées qui défilent
une
à
une
entre vos doigts.
Vos doigts s'entrelacent; je vois la silhouette d'une seule
main.

LE DERNIER JOUR DE L'ÉTÉ

DOMINIC LAPERRIÈRE-MARCHESSAULT | MONTRÉAL

Dans le parc de la Pointe-Taillon, où nous avions passé l'été, je cueillais les pissenlits pendant que tu courais devant, tout sourire, abandonné. J'aurais voulu graver un cœur sur le tronc d'un bouleau avec tes initiales, les miennes aussi, notre amour pour toujours entrelacé, mais ma mère m'a bien appris qu'il ne fallait pas mentir.

LE DISTRICT DES HABITUDES

ANTHONY LACROIX | SHERBROOKE

coin Fiset
t'apprends à cicatriser
entre deux débarques
de bécyk

LE JEU DE L'AUTRUCHE

CYNTHIA BOUTILLIER | QUÉBEC

Elle reste là, paisible sur la grève, comme si rien ne pouvait altérer sa tranquillité. Son plumage dore sous les brûlants rayons du soleil. Elle clôt ses paupières pour ne pas la voir. Cacher cette vague qui approche. Immense et monstrueuse. Alors elle se détourne, baisse la tête et l'enfonce doucement dans le sable. La vague se brise et retourne à sa source, balayant quelques plumes au passage.

LES AMANTS

JESSICA CÔTÉ | CHICOUTIMI

C'est un matin brumeux où on ne voit rien
C'est un matin de solitude
Il n'y a même pas de montagnes
C'est peut-être la guerre des amants — ce silence.

LIEN VARIABLE

YVAN GIGUÈRE | SAGUENAY

Je suis deux avec l'autre qui me compte
Dans son univers, comme une probabilité
De soustraction à l'amour hypothétique
Variable sous l'effet de notre causalité.

PETIT CATÉCHISME

ANNE SOPHIE TREMBLAY | MONTRÉAL

Jésus
Je t'en prie
Ferme tes yeux
Quand je prends mon bain

PRISMACOLOR PRÉSENTE : LA COULEUR ROSE

ALEXANDRA TREMBLAY | Chicoutimi

Il n'y a aucune fierté à n'être que l'unique fleur poussant dans une rocaille. La rose russe entourée de demi pneus peints dans la même couleur que soi, un rose milkshake qu'on breastfeed à son boyfriend, dégoulinant sur son chandail en laine de fibre de circuits électriques de fils circoncis à la lame d'un couteau.

QUITTE

AMIRA BEN REJEB | Chicoutimi

Quitte un pays qui fait déborder ton cœur en injures
Et rejoins ceux qui ressemblent à ton âme,
Où que tu ailles cette Terre est tienne
Qu'elle soit au Nord ou au Sud, si ton cœur y réside, c'est là que tu appartiens.

MICHÈLE DUMONT

RADIC SLAM | Québec

Quand le gond de ta haine saille sous la colère du sable
Et recouvre d'écume le sel des mappemondes
Tu souilles ta quête d'un voile insaisissable
Pour orner ton casse-terre de viscères et de tombe

RÉSURGENCES DE MALT

CARL-KEVEN KORB | St-Fulgence

la violence du moteur dans ma tête sur la scène ma mort
en lettres de pétrole dans le sable de l'arène

le barillet tourne à cent-vingt à l'heure les maisons pastel
défilent leurs rêves et les miens en fumée au-devant

dans l'hypothèse de l'aube les hauts parleurs hurlent Je
suis un sentier de cendres brûlant sous tes pieds

mais je n'entends que les cordes toujours bourdon sinistre
chanterelle et consœurs

UN LIVRE À RANGER

STÉPHANIE ST-ONGE | Québec

le passé n'est plus qu'un livre à ranger
dans une bibliothèque
les étagères vides attendent de nouvelles îles
de nouvelles rivières de nouveaux visages

TROISIÈME PRIX

VOLET IMAGE

Reine-Marie Côté, *L'école fantômatique*

TEXTES RETENUS
TROIS PAGES

AVIS D'EX-PAIR : LES CONJUGAISONS CONJUGALES

ÉRICA BOIVIN, CHICOUTIMI

La vie nous arrachait, pièce par pièce, toute espérance de rêve capitaliste. Nous étions les voisins *dégonflables*, ceux qui s'écroulent avec le marché : les va-nu-pieds sacrifiés. Rien n'allait plus depuis que tout avait paru aller : nous avions appris la survie, pas à vivre *au-dessus* ; nos moyens étaient minimes et notre minimum avait atteint son maximum. Résignés, nos misères assumées devenaient assommantes, mais nous avions l'habitude : nous étions nés de la difficulté, imprégnés par celle-ci au point de la rechercher, surtout dans notre bonheur. Et puis, le bonheur, savions-nous simplement ce que c'était ? Je crois que tout miséreux possède son bonheur propre et qu'on se nourrit plus facilement du malheur lorsqu'il ne prend pas les teintes grossières de la survie. Nous étions donc rescapés de la survie, *grands avaleurs de peu de choses*, parce que, jadis mal nourris. Nos liens étaient *macramés tout croches*, pleins de nœuds et peu d'espace : serrés comme la peur crochetée au cœur. Nous étions naïfs, nous étions avares ; l'avarice d'amour ayant tristement laissé la place à l'appât du plus, sachant que c'était, du moins, mieux que peu.

Les vies :

Lui : il avait porté les misères d'un monde austère, hostile, frappé par *ses origines* à grands coups de réalité, de privation, de démotivation. Les *raids de sa patrie,* contre ce re-

jeton rejeté, avaient laissé quelques séquelles à tendances sélectives sur sa poétique humaine. Ainsi, dans une case à part, il avait su déposer certains vestiges qui lui donnaient le vertige. Avait-il eu plus de chance ? Avait-il usé de ce reliquat animal nommé intuition ? Rien ne pouvait nous éclairer sur ce qui lui avait permis de se sortir d'une boue dense où s'étaient enfoncés deux membres de sa famille, désormais occupés à surcharger le système judiciaire. Son école était celle de la nécessité ; école où les petits poussent comme l'herbe dont personne ne souhaite : celle qu'on arrache avec la victoire du conquérant sans quête, du propriétaire sans tête ; celle qu'on déteste pour sa ténacité dans la difficulté. L'économie de ressources est une intelligence liée à l'instinct, quelques personnes y sont confrontées et, ceux qui savent l'exploiter sont les *Héros du Zéro.* Notre homme est un de ceux-là : un tout petit héros qui a grandi en zéro ; un homme de rien, sans intérêts… sauf ceux qui, au fil du temps, s'accumulent en retard de paiement. Notre homme est un minable raisonnable qui raisonne sans raison. Un de ceux qui, ne pouvant compter sur personne, ont appris le calcul rapide sans exposants et la soustraction avant l'addition. Un *tout-petit* blessé par les maux d'amour et les verbes criés qui font tourner la tête et détournent l'attention, blessé par les rires d'enfants gavés de céréales à déjeuner qui touillent la détresse dans l'estomac noué. Certes, ce petit se débrouille, mais lorsqu'on lui parle sans hurler, il s'embrouille et lorsque son temps s'assombrit : il s'éclipse…

Elle : n'ayant pas grandi, elle était grande. Programmée mature, sa nature n'avait pas de saisons. Exilée de l'enfance, elle avait rêvé de la terre promise, lasse de nager entre deux eaux. On l'avait construite responsable, en omettant les fondations qui requéraient un investissement non rentable dans un univers jetable. Nourrie aux phrases toutes

faites sans « valeurs ajoutées », elle pouvait se targuer d'un cerveau, propre et net, en lessivage continu. Et puis, la programmation servait la cause : qui donc aurait pu la croire démunie ? Sa misère était camouflée sous un amour factice, un amour récité sans démonstration : un chapelet de mots sans son. On l'avait instruite à l'image de *soi* : elle savait tout, mais ne connaissait rien. En apprenant à dire la vérité dans un monde de fausseté, elle s'était construite en porte-à-faux, précaire sans témérité, inapte et sans méchanceté, elle s'inscrivait simplement en vrai sur tous les mensonges qu'on lui avait transmis. Cette grande petite avait vite compris qu'être raisonnable améliorait sa vie, déminait les soucis et permettait le répit. Ainsi, elle avait le loisir, en toute immobilité, de remuer l'univers d'un revers de paupières et, si elle venait à manquer d'imagination, elle plongeait dans la mer de mots d'un *trafiquant de liberté* et y ancrait ses rêves à même l'encre matrice. Cette symbiose d'esprit la libérait de son corps inutile, cette chose laide qui lui pesait, cette matière vile : ce physique *quantique* stigmatisé par un amour paraplégique. Alimenté de peurs et de reproches, ce bonzaï aurait voulu déchirer l'écorce imposée, pour croître enfin… Mais peut-on devenir arbre lorsqu'on se croit branche ? Négligée par ses racines asphyxiantes, ses carences dominantes eurent raison de sa *volonté de faire*, de ses passions orphelines.

Deux vies :

Il y eut *Elle*, il y eut *Lui* et, l'un sans l'autre, malgré tout, ils existaient…

En effet, jusqu'ici l'existence les avait menés plutôt mal, pourtant, ils s'en sortaient. Ils se savaient sans se connaître et, pariant sur la *dette céleste* : ils s'attendaient. Convaincus que l'univers se maintient par équilibre de forces, ils misaient sur l'attraction pour réunir leurs corps *aimants*.

Leur défi quotidien consistait à déjouer les probabilités, cherchant parfois le hasard, justifiant le sort, exhortant la foi, défrichant jusqu'à *LA fois*... Et celle-ci vint, un jour de total abandon, dans une zone grise qu'ils colorèrent de blanc avant d'y dérouler le tapis rouge. Unis pour le meilleur du pire, ces *Misères* se camouflèrent de mystère et, marchant côte à côte, elles rayonnèrent de leurs difficultés, catalysant leurs possibilités. Elles étaient belles à regarder, exhalant un halo d'invincibilité propre aux *Misères* miraculées. Toujours en harmonie, elles prenaient la teinte du tout, cette unité fusionnelle des partis qui, à force d'idéaux, érode et chagrine les peaux : le *tout* n'est qu'un *troue-peaux*.

C'est que, longtemps affamés, nos deux loups étaient dans la bergerie, comme les agneaux des sacrifices : prêts à se vendre au diable pour peu qu'on leur laisse la chance du débutant, ils appâtaient la protection, liquidant la laine sans prévoir l'hiver... ses longueurs et ses isolements, les glaces qui dessèchent les excédants. Dépouillés d'artifices, ils patinaient sans armures, pratiquant les chorégraphies diverses, multipliant les enchaînements, négligeant l'entraînement. Ils s'étaient trouvés là où l'on ne se cherche pas et croyaient au hasard de l'Étoile : la bonne. Celle-ci, occupée à se faire les pointes aux espoirs éperdus, avait négligé l'emploi d'un *mode bienveillant* pour guider nos brebis vers ces terres d'asile que sont les bonheurs quotidiens. Lâchés dans l'arène édénique, ils firent de leur amour un combat sans relâche : une douleur heureuse, un plaisir souffrant. Nourris par leurs émotions tutélaires, ils s'armèrent de vents et de marées jusqu'à devenir monument : ensemble, ils étaient phare et *ils*, c'étaient *Nous*.

La vie :

Sans devise, nous avions donc choisi d'investir les contes de fées les plus heureux afin d'en extraire un concentré de bonheur idyllique. Portés par la voracité des affamés, nous gobions chaque instant avec exaltation et négligence, dévitalisant l'amour à force d'exigences. Asséchés jusqu'à l'âme, nos sens uniques avaient oublié les voies individuelles de ce *Nous* insatiable. Étouffés sous ce *tout* majestueux, qui se déployait en orgueil, nous privions nos solitudes des inspirations de la liberté. Essoufflée par le poids d'un amour fusionnel désoxygéné, une parcelle de *Nous* mourrait à chaque expiration, rejetée par un monstre d'amour maladif, dont les cellules orageuses épuisaient, à grands coups de tonnerre, la vitalité du *corps* déjà atteint. Ainsi, sous une pluie de colères, de rancœur et d'amertume, le *Nous* s'affaiblit, se scinda en *Je* et *Tu* et, tous ne parlèrent plus désormais que, d'*Eux*.

Deux vides :

Eux : c'était *Je*, c'était *Tu*, c'était moi et lui, c'était *Nous* jadis devenus *Ils* désertés… *Eux* : c'était l'épuisement, la lassitude ; la détresse et la solitude. C'était les silences remplis d'insultes et les tumultes vides d'essence ; les mots n'ayant plus de sens qui se *collisionnent* entre *eux*, prennent une autre direction avant de se percuter puis de se répercuter, devenant l'écho muet d'un vocabulaire plein d'air : du vent à faire… *Eux*, c'était aussi le trop-plein de *je* et de *tu* lancés au-delà des limites déjà atteintes, des sommets gravis trop vite et des pentes abruptes qu'on esquinte…

L'avis :

Eux : c'est désormais triste à faire mourir la vie et l'envie d'une autre vie…

BOÎTE À SOUVENIRS

TREVEUR PETRUZZIELLO | Québec

Dans son bureau, un véritable bordel. Une trentaine de boîtes, les unes par-dessus les autres. Antoine ne sait pas par où commencer. Il est découragé à l'idée de devoir toutes les vider. Depuis qu'il a emménagé dans son condo, pas moyen de souffler. S'il ne peinture pas, il supervise la livraison des électroménagers, s'il ne fait pas une épicerie, il dit au technicien où passer les fils de câblodistribution, s'il n'assemble pas une bibliothèque, il lave les planchers. Son bureau a donc été reporté sur la liste de ses priorités et William y a grandement contribué : « Antoine, j'arrive pas à poser les tringles », « Antoine, où est l'exacto ? », « Antoine, le cadre est droit ? », « Antoine, faudrait soulever la sécheuse ».

Là, il est enfin seul : William a recommencé à travailler ce matin. Adossé au mur de son bureau, Antoine fixe la montagne de cartons et se demande auxquels s'attaquer : les boîtes de logiciels, de matériels scolaires, de livres… Une caisse bleue attire son attention, sur laquelle est écrit « pêle-mêle ». Il l'ouvre et en sort des objets un par un : un petit chandail rose de bébé, des genouillères de volley-ball, une lampe à lave bleue, un appareil-photo à pellicule, un vieux routeur, des lettres d'amies du secondaire, des roulettes de fauteuil d'ordinateur encore dans leur emballage. Un sac à sandwich qui renferme un petit contenant brun l'intrigue. Sur le couvercle, il reconnaît l'écriture de sa

mère : « Amélie, 07.06.87, 16.01.88, 27.01.88 ». Après avoir ouvert la boîte, il soulève un vieux mouchoir et découvre des dents de bébé à l'émail jauni.

Il retourne à la caisse bleue et en retire un album photo sur lequel il est inscrit : « Amélie, bébé boule ». Il tourne les pages : des clichés d'Amélie âgée de seulement quelques mois, pris par un photographe professionnel. Antoine la trouve tellement mignonne dans son ensemble rose et blanc de Mickey Mouse en voiture. Elle a les yeux bleus et la bouche grands ouverts. Un sourire se dessine sur son visage, alors qu'il dépose l'album à ses pieds.

De la boîte, Antoine sort maintenant une paire de souliers lilas, un porte-clés en forme de Stade olympique, une médaille et des diplômes, où il peut lire : « Félicitations à Amélie Lacroix 4e année A de l'école Alphonse-Desjardins, semaine de l'appréciation jeunesse du Club Optimiste Mont Rose, juin 1993 » et « Prix d'excellence 1995-1996, la commission des écoles catholiques de Montréal rend hommage à Amélie Lacroix, élève émérite de l'école primaire Alphonse-Desjardins ».

Ses gestes ralentissent. Il met les diplômes sur le sol et s'assoit en indien. Il hoche la tête, se craque les jointures. Il se lève, fait trois pas, se rassoit. Il empoigne avec fougue tous les objets qu'il a éparpillés par terre, les emprisonne sous le couvercle de la boîte et donne un coup de pied dans la caisse, qui se frappe contre le mur. Antoine se laisse tomber sur le plancher. Il ferme les paupières et prend une grande respiration.

Au bout d'un moment, il s'empare d'une autre boîte et se bat contre le ruban qui la scelle. Alors que celui-ci se déchire, un livre s'éjecte hors du carton. Antoine le prend entre ses mains et découvre qu'il s'agit d'*Un ange cornu avec des ailes de tôle*. Il parcourt les premières pages et son

sourire s'efface instantanément : « Pour Amélie… amicalement… bonne lecture ! Michel Tremblay le 14/11/97 ».

C'en est trop. Tout est contaminé… Le livre tombe de ses mains. Antoine fixe le mur, alors que sa vision s'embrouille.

Doucement. En silence. Il efface les larmes sous ses paupières avec son pouce et se lève. Dans la cuisine, il se verse un verre d'eau froide, qu'il boit d'un trait et s'en sert un deuxième. Il retourne dans sa pièce, où il s'assoit sur la boîte « BD. Tintin + Paul ». Il se sent soudainement incapable. Incapable de mettre de l'ordre. Incapable de faire le moindre mouvement. Il refuse d'affronter le passé, ça lui fait trop mal…

Le verre à la hauteur de ses yeux, il observe la boîte bleue, puis pose le contenant contre ses lèvres. Alors qu'il sent l'eau couler dans sa gorge, des bribes de souvenirs, des paroles blessantes, des remises de diplômes remontent à la surface. Il revoit sa grand-mère Geneviève accroupie au bout d'un long couloir, les bras ouverts, attendant qu'il le traverse en courant. Puis, elle lui prend la main et ils vont dans le salon s'asseoir dans un fauteuil berçant. Il demande alors à sa grand-mère pourquoi papi Mario écoute un film avec de vraies personnes, et pourquoi ils doivent, eux aussi, le regarder avec lui. Il ne comprend pas pourquoi sa mamie, qui lui avait confié ne regarder que des bonshommes, l'a conduit dans cette pièce. Elle se met à lui bredouiller une explication, mais s'interrompt subitement, prend sa main d'enfant et la repousse :

— Mon trésor, tu dois pas mettre ta main à cet endroit. Il faut pas toucher le sexe des filles et il faut surtout pas que quelqu'un touche ton vagin.

— Je suis comme papi. J'ai pas de vagin, moi.

Antoine sent sa bouche s'assécher. Il ravale sa salive. Il se revoit maintenant, quelques semaines plus tard ou avant, il ne saurait dire, à l'entrée de la salle de bain, alors qu'il disait à sa grand-mère Geneviève :

— Je suis un garçon.

— Non, tu es une fille.

— C'est pas vrai. Je suis un garçon et je veux faire pipi.

En silence, elle s'est contentée d'entrer avec lui dans la pièce. Il a baissé ses culottes et s'est assis sur la cuvette.

— Bravo ! Tu fais pipi comme une grande.

— Je suis un garçon, mamie.

— Les garçons font pipi debout, Amélie.

Aujourd'hui, il a toujours peur quand il va aux toilettes. Peur que quelqu'un s'aperçoive que son débit est trop vite. Peur que quelqu'un devine qu'il n'est pas un homme biologique. Peur que son identité, dans sa plus profonde intimité, éclate au grand jour. Il s'est mis à distance de son propre corps, de ses dix-huit premières années. Il l'a fait pour survivre. Ça lui fait trop mal de repenser à toutes ses années de souffrance, quand personne ne le croyait, quand tout le monde voulait lui faire entendre raison. Il n'existe pas un parent qui souhaite avoir un enfant, il le déteste ce mot, *transsexuel*. Personne ne le comprend. « Travesti », « transsexuelle », « transgenre» , « drag queen », tous ces mots, tout le monde les confond. C'était donc une évidence pour lui que mère ne comprendrait jamais qu'il n'est pas *devenu* un garçon.

Il l'a toujours été, un garçon. Il n'y a pas un jour où il s'est senti être une fille, pas un seul. Et aujourd'hui, il n'est pas un *transsexuel*, il est un homme. Il ne s'est pas

battu pour se réduire à ce mot. La transsexualité, c'est une *trans*ition, pas une finalité en soi. Quand on en a fini avec ce mot, il faut se concentrer sur l'avenir, sur le présent et repousser encore et encore le passé. Et ça, tous les jours, il le fait, à un tel point qu'Antoine a presque réussi à oublier sa différence, presque fini par renoncer à qui il était.

Il ne se sent pas prêt à ouvrir ses boîtes. Il ne sait pas où se placer en regard de son passé. Il est fier d'avoir été cette Amélie qui excellait à l'école et qui était une élève modèle. Ces souvenirs-là, il ne veut pas qu'ils meurent, mais avec qui les partager ? Même William, qui connaît son corps aussi bien que lui, ne veut pas connaître Amélie, ni même ses succès. Tout ce qu'il voit en elle, c'est une lesbienne, trop masculine, une butch, et un jour, William lui a dit : « Antoine, ouvre plus jamais un album d'Amélie devant moi. Plus jamais, tu m'entends ! »

Alors, tous les jours, depuis onze ans, Antoine creuse le fossé entre le présent et le passé. Il compartimente, entasse ses souvenirs jusqu'à s'en départir.

CAILLOUX

NATHALIE NADEAU | CHARNY

Il me reste trop de peurs
La tête fragmentée
J'use l'ennui
J'ai froid
Je m'endors

Il faudra pourtant avancer
Bousculer les meubles
Se frayer un passage dans la folie du mime
Ouvrir la porte sortir
Prendre le soleil dans mes bras

Me montrer nue
Transparente comme le temps

J'imagine les contours de ta voix
Et la question
Je vois naître la ligne de partage
Tu m'espères là

J'exige mon nom sur ton front
Pour ne plus l'oublier

Quand le brouillard m'enveloppe
Je rentre à la maison
J'éclaire mes cahiers
Je cherche le signe qui dit
Je fixe des mots
Avant de les avaler
Je cède le passage
Pour un souffle

Je ne sors pas indemne de mes traversées
Je te l'avoue à demi-mot
Je ne cultive qu'une blessure
Au contour parfait
Pour que tu t'y glisses
Sans couteau

Je comble l'espace entre les paragraphes
J'avance dans cette fable
Qui est la seule

Tu es
L'ardoise où je me pose

Poussière blanche sur le noir
Le cahier et son contraire

Hier
Je ne me suis pas levée
Nous avons dormi d'un sommeil inutile

À nos pieds, cailloux et vêtements
Dans mes poches, les mots de mon poème

CÔTELETTES SUCRÉES

MAUDE HUARD | Rimouski

Pour ma fête de 13 ans, t'as fait des côtelettes sucrées. T'aimes ça toi, les choses pas compliquées. Ketchup, cassonade, sauce soya. Pis un peu d'eau dans le fond du plat en pyrex. Pour pas que ça brûle.

Je t'avais demandé un gâteau au chocolat noir avec un coulis de framboises pour dessert. T'as pas eu le temps d'acheter du chocolat. Tu m'as fait un gâteau blanc à la place. Avec un glaçage 7 minutes. Celui qui goûte le plastique quand on le fait trop cuire.

Tu dis souvent que faire à manger ça bouffe du temps. Si tu t'écoutais, tu ferais toujours la même chose : du « spaghatt ». Mais t'aimes pas ça toi « les agents de conservation ». Pis faire de la sauce, c'est long.

C'est pour ça que tu fais des côtelettes sucrées. T'utilises le ketchup de grand-maman. Celui qu'elle fabrique avec les tomates du jardin. Elle a jamais aimé ça, elle, les tomates. C'était le fruit préféré de grand-papa. Il se faisait des sandwichs aux tomates tous les midis. « Avec une sandwich aux tomates par jour, je vais vivre jusqu'à 100 ans ! » qu'il disait.

Toi, tu dis que le corps devrait être capable de survivre juste avec de l'eau. Comme ça, on n'aurait pas besoin de

perdre notre temps à cuisiner trois repas par jour. T'as même essayé de te nourrir seulement avec de l'eau une fois. Ça duré huit jours.

Je m'en souviens. Papa m'avait emmenée chez grand-papa pour te laisser respirer un peu.

Une fois, quand j'avais 12 ans, t'as oublié de te lever. Le travail a appelé pis papa a dit que t'étais malade. En rentrant de l'école, je t'ai fait des côtelettes sucrées. Ketchup, cassonade, sauce soya. Quand je les ai sorties du four, le fond du plat était brûlé. Tu m'as dit de mettre de l'eau la prochaine fois, pis t'as commandé une pizza.

Avec grand-papa, c'était différent l'heure du souper. Quand arrivait six heures, il sortait des dizaines d'aliments du frigo et me mettait au défi de préparer un souper cinq étoiles. On faisait du saumon laqué à l'érable et au gingembre, du poulet aux pistaches grillées et aux tomates séchées, des crevettes sautées au miel enroulées de graines de sésame. Et des biscuits aux pépites de chocolat. Mes préférés.

Toi, tu fais tes côtelettes sucrées. T'en as encore fait, la semaine passée. Ketchup, cassonade, sauce soya. Pis de l'eau. Jusque par-dessus les côtelettes. Quand elles sont sorties du four, elles étaient pâles. Pas de caramélisation. La sauce diluée dans l'eau.

Tu m'as dit que t'avais plus le tour. Que tu savais plus le faire. Je t'ai dit : « mets moins d'eau la prochaine fois ».

Lundi, je me suis essayée à une nouvelle recette. Du poulet au cari avec une gremolata à la noix de coco. Je l'ai retiré du four juste à temps pour qu'il soit tendre et juteux. En

accompagnement, j'ai mélangé des tranches de radis et des pousses de pois mange-tout dans une vinaigrette orange vinaigre balsamique. Quand je t'ai appelé pour le souper, t'as pas répondu. J'ai rangé le poulet dans le frigo. Je me suis dit que tu le mangerais demain.

Hier, t'as fait des côtelettes. Pas de ketchup, pas de cassonade, pas de sauce soya. J'ai pris le ketchup de grand-maman dans le frigo, pour que ça fasse moins sec. Pis je l'ai vu. Mon plat. Le gremolata avait verdi, le poulet avait blanchi.

J'ai sorti le plat du frigo. J'ai jeté le poulet et le gremolata. J'ai mis le plat dans l'évier pis je l'ai rempli d'eau. Il fallait un plat pour ranger le reste des côtelettes.

CRACK

PIERRE-OLIVIER GAUMOND | Alma

C'est jamais facile de dire ça
Je suis désolé
On redevient
Un deux.

Vertige
Merci
De m'avoir rappelé ce que c'est qu'avoir mal
Parce que le bonheur arrive de bonne heure
Pis y veille pas tard
Je suis pessimiste oui
Très pessimiste
Parce que les viaducs peuvent soutenir des années
Pis s'effondrer sur ta tête
BAM de même
Sans tambour ni trompette
Un peu comme la confiance

C'est à cause d'elle
Que tu dévoiles ton trauma
Que tu déterres des secrets
Au fond t'en as marre
Marre de ta vie refroidie, de ta vie-crypte
Mausolée où gisent les morceaux qui collent nulle part
Qui percent la terre

Avec leurs pointes qui s'effritent pas
Qui déchirent tes pieds
Dissimulées derrière chaque ombre

Ton jardin est passé au feu
On dit que les arbres poussent mieux sur une terre brûlée
C'est en tout cas ce qu'on dit des bleuets
J'ignore si c'est le cas pour les autres plantes
J'haïs la botanique
C'est comme l'arbre
Avec sa grenade
Qui te fait sauter de haut
Pour que tu vives très bas
Y'a dû brûler lui aussi

Oups je m'éloigne mais c'est parfait
J'ai peur d'être proche
De revivre la proximité
Qui était si douce avant
Mais qui maintenant me
Râpe l'aorte
Me déchire un ventricule
M'écrabouille une oreillette
Tu peux trouver les verbes que tu veux

Quel bruit ça fait un cœur qui se fait
Râper Déchirer Écrabouiller Triturer Ulcérer Mâchouiller
Écraser Moudre Casser Démolir Détériorer Abîmer Miner
Terrasser Rompre
Je vérifierais si j'étais un chirurgien cardiaque mais je ne le
suis pas je ne peux qu'essayer de reproduire
Bistouri.
Non arrêtez s'il-vous-plaît ça fait mal j'ai peur de
Perdre conscience et contrôle.

Tour Échec Deep Blue Mariannes Robin des bois Arc Flèche Cupidon JE MEURS.
Sacrer Religion Prière Dieu Partout Nulle part Vide Néant MON INTÉRIEUR
Dedans Dehors Nature Planète Soleil Coin jaune avec des lignes sur le coin d'une feuille Enfant Naissance Mort MON FUTUR

Comme dirait l'autre
Tout m'afflige et me nuit
Et conspire à me nuire
C'est l'arbre de tantôt
Piégé dans sa tourmente
Qui a écrit ça en pensant à moi

Tandis que je flotte
Sur les voiles diaphanes
Tu ne vaux plus rien.
Je n'ai du monde que ce que je veux avoir
Ce que j'ignore n'existe pas

Glissant sur ma stratosphère
L'inévitable se produit enfin
Tandis que je marche vers les nuages qui grondent
Tu tombes en poussière derrière mes œillères d'argent
Et je valse en pleurant dans le pourpre de l'orage.

DE TROP PRÈS

MÉLITZA CHAREST | MONTRÉAL

Mes doigts glissent sur le papier ensanglanté qui annonce le début de mes règles. Je n'arrive pas à détacher mes yeux du sang sur mes doigts. Ma saleté.

J'haïs ça aller aux toilettes quand tu viens d'y aller. Le siège est encore chaud de ton gros cul que tu laves jamais. J'ai le dégoût de toi papa, de ton corps. De notre promiscuité malsaine.

« C'est pas normal vivre avec ton père à ton âge. »

Ma mère me le répète depuis toutes ces années. Vivre avec toi qui me regardes de trop près. Au-dessus de mon épaule, dans mes moindres gestes. Sentir ta présence me cause une violente aversion. Je sais que tu ne t'es pas lavé depuis des semaines. Je sais que tu as saigné du nez tantôt. Ta chambre sent comme chez grand-maman. Tu sens le vieux.

Quand j'étais petite, j'avais des rêves encore. Je souhaitais une pilule ou une opération qui enlèverait les règles. Les câlisses de règles.

J'ai perdu mon hymen dans un accident à neuf ans. Un accident de vélo qui m'a fait saigner. Je venais de commencer à faire du vélo. Trop craintive pour en faire dans notre rang avant.

Un mince filet a coulé. J'avais mal, un peu.

Ma mère, toute excitée:

« T'es une femme ! Déjà ! Mon Dieu que j'suis vieille ! »

Et les larmes ! Et sa serviette hygiénique énorme comme une couche. Je me disais:

Comme elle. C'est ça qui va m'arriver. Molle de partout. Les fesses en jell-o, le ventre pendant. Quand je l'ai vu ma mère, une fois, se lever de la toilette, j'ai eu peur. Je peux pas devenir comme elle. Son corps était comme un cauchemar.

« T'as pas l'air contente ? Mais j'suis tellement fière de toi ! »

« J'ai rien fait. »

« Moi aussi j'ai été menstruée jeune. C'est une fierté, ça. C'est la preuve de ta féminité. »

« Ah bon. »

« Tu vas avoir des seins jeune aussi. Comme moi. »

Moi, je voulais pas lui ressembler. Ses seins tombants presque plats. Sa peau du visage comme décollée de sa face à force de brailler, pleine de lignes creuses où les larmes ruisselaient tous les jours.

Papa, as-tu entendu le son de la serviette qui décolle de son emballage ? Ta chambre est pas loin de la toilette. Tu entends toujours mon urine couler. Tu t'immisces dans tous les sons qui s'échappent de mon corps, tu me dégrades. Tu écoutes les silences, tu cherches un bruit qui trahirait mon corps.

T'as entendu le bruit de la serviette qui décolle de son emballage, papa ?

Le lendemain, plus rien. Les règles ne s'étaient pas déclenchées pour de bon. Plus de sang.

Une déception familiale.

Ma mère constate, déçue:

« Ça veut dire que c'était juste ton hymen ! »

« C'est quoi ça ? »

« C'est ça qui prouve la virginité des femmes quand elles se marient. »

Moi, personne n'aura le trophée de mon innocence.

On commence toujours par là. La perte de l'hymen. J'ai pleuré, pleuré. Les cauchemars ont envahi ma nuit, ce soir-là, avant de découvrir que ce n'était que mon hymen.

Être une femme. Devenir une femme. Qu'est-ce que ça pouvait avoir de réjouissant ? D'émouvant ? On aurait dit que j'allais subir une sorte de rituel sadique auquel ma mère tremblait de m'initier. Elle tremblait de joie. Une joie de vengeance. Elle me léguait sa serviette hygiénique comme un apprentissage féminin de la résignation.

Papa, toi, tu t'es jamais adapté à rien. Ta marginalité, dont tu es si fier, ne rime qu'à être un BS qui se fait entretenir par sa fille.

Quand je te vois, avec tes lunettes mal ajustées, lever le menton pour lire avec tes doubles foyers sur ton écran d'ordinateur, rebaisser le front pour essayer avec la vision du haut, tu me fais pitié. Je peux pas te payer des lunettes. Elles valent ce que le BS te donne. Tu vois rien avec tes *barniques*.

Je fais comme tu m'as appris. J'observe tes humiliations quotidiennes. Tes problèmes de vue, tes grippes, je sais quand t'es constipé, quand tu te lèves la nuit pour pisser.

Arrache-toi donc les yeux sur ta lecture crédule sur Facebook vieux *chnoque*.

Ramasse les attaches de sac de pain pis les contenants de yogourt que t'engranges dans tes tiroirs de commode. Cinq commodes empilées dans ta chambre. Tous ces tiroirs pour tes trésors de dépotoirs.

J't'entends te moucher. T'es rendu avec tellement de poils dans le nez que t'es toujours congestionné. Le bruit quand tu veux te débloquer me donne mal au coeur. Ta respiration sonore de vieux sédentaire essoufflé m'écoeure.

Tu m'écoutes, toi aussi, je le sais. Tu cherches, tu surveilles. J'ai placé mes jambes sur un oreiller pour aider la circulation du sang. Tu passes à côté de ma porte, semblant de rien. Tu regardes de biais. Je ne bouge pas.

Je respire à peine.

DOUBLE VIE

MAYANE | MONTRÉAL

Le jour
Se levait tôt
Avalait un café
Puis, petit déjeuner
La nuit
Buvait des *drinks*
Grignotait ici et là
Se couchait aux aurores
Le jour
Peu maquillée
Cheveux attachés
La nuit
Paupières ombrées
Cheveux frisés
Le jour
Habillée de gris
De brun
D'ordinaire
La nuit
Revêtue
De strass
De satin
De glamour
Le jour
Prenait métro et bus

La nuit
Voitures de luxe
Ou taxis
Le jour
Passait inaperçue
La nuit
Attirait l'attention
Le jour
Coincée
Dans un bureau
La nuit
Dansait
Tourbillonnait
Virevoltait
Le jour
Voyait personne
La nuit
Entourée d'hommes
Qui la convoitaient
La désiraient
La voulaient
Le jour
Paroles professionnelles
Sourires conventionnels
Gestes posés
La nuit
Faisait de l'esprit
Riait aux éclats
Se laissait aller
Le jour
Voyait ni ciel ni terre
La nuit
Voyait les étoiles, la lune
Et les lumières scintillantes
De la ville

Le jour
Comptait les heures
Les minutes
Les secondes
Temps interminable
La nuit
Temps n'existait plus
Le jour
Rêvait d'être ailleurs
La nuit
Rêvait d'être toute là
Mais au fond
Qui était-elle ?
Celle de jour
Ou celle de nuit ?

LA FIÈVRE

GENEVIÈVE MORIN | MONTRÉAL

« Rien d'autre qu'une jouissance sexuelle indéfinie ne me guérirait de ma mort. »
H.A.

Il m'arrive de me demander si j'aime avoir un copain.

Lui et moi nous nous sommes connus de l'ami d'une de mes amies. Faut voir le genre. C'était bien, un vide tolérable. Ça ou rien. Il y avait l'angoisse quand il ne dormait pas trop proche, ou quand sa tête tournait trop tôt.

Bref, j'étais amoureuse.

C'est encore le cas. On aime, l'amour dure trois ans, paraît-il. Le problème est plus creux, il est à l'intérieur, c'est vide… et la gorge s'assèche. Aujourd'hui, dans le creux de mon lit, je me sens immense, capable de tout, à la fois Babel et Ulysse, insatiablement prête à tout. C'est le noir qui s'embrouille à petit fil, dans le souffle, les veines, les yeux, la pièce, le monde…

Je suis lesbienne.

Mais je le sais déjà.

Je suis lesbienne et j'aime un homme. Non. Oui. C'est noir, ça devrait être gris. Croire que je sais alors que j'ignore, une bonne claque en pleine gueule. Merde. Je suis lesbienne. Je sais. Je suis enceinte. Je sais. Soupir, c'est le

noir même dans ce ventre plein. C'est conventionnel, une mère et un père. Que diraient mes parents ? Dormir, c'est naturel et ça repousse. Merde. Je me tourne vers Joseph et me couche sur son torse. Je suis bien, mais lesbienne. Quoi ? Impossible de rester couchée là et de mentir sur nos corps à nous trois. Je dois appeler Natasha et voir ses seins. Est-ce qu'elle voudrait me les montrer ? C'est la seule façon de savoir. S'embrasser, se toucher et après connaître la vérité. Le numéro est composé.

- « Oui ? »

- « Je peux passer te voir ? »

Fermer doucement la porte pour ne pas qu'il m'entende. Mettre une belle robe pour que Natasha aime ma poitrine, la regarde. Prendre un taxi et penser. Encore penser dans son corps, matrice insondable. Depuis un moment elle me regarde d'une autre façon. Elle n'a pas de copain Natasha, elle vit seule. Je dois savoir pourquoi, ou savoir tout court. Arriver devant la porte de son appartement, hésiter. Est-ce la seule solution ? Me commettre ? Oui, la sonnette résonne.

Elle ouvre, j'aurais souhaité qu'elle soit nue.

- « Entre. »

Sa main se faufile entre le dos et les fesses, invitant à passer devant. J'observe tout, délire total. Déposer mes choses sur le sofa afin qu'elle me regarde avec son corps. C'est ce qu'elle fait.

- « Tu vas bien ? »

- « Pourquoi tu vis seule ? »

Cette question la fait reculer. Sa tête détourne mon regard à mesure que ses hanches s'enlignent sur les miennes. Un pas devant l'autre. Exposition de mon Art. S'offrir à

quelques centimètres. Être le prédateur d'un bien commun.

- « Tu veux boire une coupe de vin ? »

- « Oui. »

Et elle part vers la cuisine, me laissant presque nue, âme et corps confondus dans un souffle délirant. Passer ma main sur mon front, dans mes cheveux puis le long de mon cou. Me dire que c'est le début ou la fin, ça console. Aller dans la cuisine et la découvrir à nouveau. Je l'imagine nue, encore.

- « J'ai tellement faim. »

- « Tu vas bien ? »

- « Oui. »

Elle fronce les sourcils.

- « T'as l'air bizarre. »

M'approcher du comptoir, exposer encore mes seins en me penchant pour rien. Obsession totale. Une seule gorgée. Natasha remplit mon verre. Je bois encore.

- « Je me sens ridicule. »

- « Non ! »

C'est précipité comme réponse. Je prends ça, c'est tout ce que je veux. Ses yeux reculent, mais elle ne bouge pas. Je m'avance. Natasha ne bouge pas, pulpeuse et tiède.

S'approcher d'elle. Tenir son menton au bout de l'index, puis respirer son souffle. Inspirer profondément cette humidité et toucher ses épaules de femme. Sentir le parfum qui émane de cette peau neuve. Main dans la main. Se commettre et puis sentir, toucher, goûter. Être une femme et en tenir une. Je me dis que ça y est, que je sais enfin quelque chose. Une réponse et un plein qui remplit un

morceau de la chair. Un corridor sans fin dans lequel nos pulsions se glissent et avancent ensemble. Puis le blanc après le gris et le noir. Passer toutes les étapes. S'entraider, se donner, se sentir vivantes toutes les deux. Hurler au loup, lécher et puis crier. Se réveiller et réaliser que nous sommes nues.

- « Je dois partir. C'est Joseph, je ne lui ai pas dit que je partais. »

- « Attends. »

Me retourner et la regarder dans les yeux.

- « C'était quoi cette nuit ? »

- « Je suis enceinte. »

- « Et alors ? Je t'aime Marguerite. »

Hésiter, puis tant pis.

Partir sans entendre la fin de sa phrase. Le claquement de la porte retentit dans le creux de mon crâne. Le taxi ou le corridor. S'en écarter pour ne plus s'y rendre. La tête qui bouillonne, le cœur qui palpite. Sortir, courir. Arriver chez moi, trouver Joseph au lit. La honte qui grimpe tranquillement dans les tripes. Devoir tout cracher.

- « Je suis lesbienne. »

- « Quoi ? »

- «Je ... »

Devant lui, derrière elle, tous ces mots qui s'élancent confondus. Mauvaise destination de mes inversions perverses. Une tiédeur me prend aux tempes.

Puis le noir, dans mes yeux, dans l'appartement, dans ma tête et dans mon corps.

Derrière moi, un long corridor s'étire.

LES OISEAUX DANS LE CIEL

STÉPHANIE ST-ONGE | QUÉBEC

il fut un temps où
l'enfance semait ses promesses
de lumières

la naïveté était un oiseau
aux grandes ailes infinies

les portes n'avaient pas
de serrures

il fallut que les temps changent
que la terre emporte
cette chaleur
loin dans son ventre

le monde
soudain trop vaste
affichait son visage meurtri

germaient dans un désordre
des récifs d'argile
et des façades de verre

partout
des regards brisés

l'enfance s'agrippait
à l'oiseau dans le ciel
lointain
proche

le ciel devenait sans mesure
un monde à la dérive

j'étais hors de l'horizon
mon paysage était sans contours

j'étais ce saule pleureur
oublié par l'été
loin des berges

j'ignorais comment revenir
en ce lieu habitable qui donne au regard
sa naïveté

le monde était si vite dans la lenteur des jours

pourtant j'aurais voulu rester en ce fragment
où l'aurore s'attarde

j'aurais aimé goûter une dernière fois
la rosée du crépuscule
et lui dire au revoir

mes rêves devenaient photographies
sans nom
ni couleur

j'avais perdu ma barque
mais comment le dire
quand la mer a changé de refrain

comment apprendre
un nouveau langage
lorsque l'ancien
s'est effacé dans le sable

l'avenir était une pierre
oubliée
dans les poches d'un enfant

je ne pouvais plus la lancer
avec l'impatience de mes mains
je ne pouvais plus la rouler entre mes doigts

tout avait un âge

même mon rire n'avait plus sa candeur

maintenant
que me reste-t-il
de la lumière
qui me gardait dans l'innocence

à part peut-être des brindilles
pour donner naissance
à quelques étincelles

MILLE FOIS HÉLÈNE

YVAN GIGUÈRE | SAGUENAY

Il aura fallu qu'un incendie éclate dans la structure du pont Dubuc pour que son voisin le pont Sainte-Anne renaisse de ses cendres. Dès lors, nombreux sont ceux et celles qui se souvinrent de la belle époque où les citadins allaient y faire de belles marches romantiques les soirs de pleine lune au retour de chaque printemps.

Mais cette fois, on le foula sous les moins 20 degrés. Il fallait bien franchir la rivière Saguenay, coûte que coûte, vu la fermeture du pont habituel emprunté par des milliers d'automobilistes chaque jour.

Pour plusieurs, la traversée du vieux pont piétonnier revêtit un caractère particulier hautement symbolique. Je fus de ceux-là.

Il y avait des lustres que je ne l'avais pas enjambé. Curieusement, je ne compris pas le motif premier qui m'y poussa. J'y fus appelé semble-t-il. Sinon, pourquoi me serais-je senti obligé de quitter le sud de la ville pour aller vers le nord, un soir de grand vent ?

Une aura de mystère m'enveloppa dès que mes pas firent crépiter la neige du pont. Une lueur vacillait au bout de son long corridor enrobé d'un métal frissonnant sous

l'effet du bruissement des tentes de fortune, que des militaires avaient installées pour protéger les piétons de la vigueur glaciale des vents qui surfaient sur le Saguenay. Plus j'avançais vers le versant nord et plus cette lueur devenait familière, chaude, voire rassurante.

En voyant d'autres citoyens marcher à mes côtés, emmitouflés dans leurs vêtements d'hiver, je me sentis porté par un sentiment de paix et de solidarité. Un peu comme si nous faisions ensemble un voyage à rebours dans le temps.

Puis, l'image d'un être très cher m'est apparue. Celle tant aimée et avec qui je m'adonnais jadis à de belles promenades sur le pont Sainte-Anne était à nouveau présente en moi. Mais cette fois, pour le meilleur. Elle n'était plus douleur, ni détresse, ni injustice. Son souvenir me livra ses élans on ne peut plus exaltants.

Étudiante en art, elle m'hébergea sous son toit lors de mon passage universitaire en théâtre et en littérature. Plus âgée que moi de quelques années, elle me subjuguait.

Immensité, voilà le mot qui me venait de façon perpétuelle quand elle levait les yeux sur moi.

Grâce, lorsqu'elle posait sensuellement le pinceau sur une toile vierge.

Verve, cette façon de me dire que tout était à réinventer en art et d'évoquer savamment son amour pour tel ou tel écrivain, tel ou tel auteur-compositeur. Et Yourcenar qu'elle adulait suprêmement !

Avant-gardiste et préconisant un style épuré, elle travaillait sans concession pour faire naître les traits et les formes de l'avenir. S'autocritiquant sans cesse, elle me poussa à me

dépasser et à me surprendre dans mes écrits. Bien qu'aux études encore, elle faisait déjà figure de maître ès arts à mes yeux.

Alors je chérissais plus que toutes ces longues randonnées en sa compagnie où je l'écoutais me raconter la vie et réinventer le monde. Je la sentais battre dans la paume de ma main de jeune poète balbutiant ses premiers vers. Si elle aimait un de mes poèmes, elle en rejetait trois autres. J'adorais sa franchise. Quand elle en déclamait un, de sa voix charnelle, je me sentais pousser des ailes.

Elle avait la dimension des grands espaces de glace.

Beauté et grandeur réunies lorsqu'elle chantait des hymnes sur le pont de vent, qui portait sa voix loin, bien loin en avant.

Puis, à mon grand désarroi, elle quitta le Saguenay pour poursuivre ses études dans la métropole. Et Montréal devait me l'arracher définitivement.

Un jour de décembre 1984, coin Berri et Ontario, Hélène fut projetée hors du cadre de la vie.

Mille fois Hélène, pour les milliers de pas franchis sur le pont Sainte-Anne. Mille fois Hélène, voilà la formule qui m'est venue comme par enchantement.

Je fermai les yeux et la vis rayonnante, dans sa verve et dans sa chair. J'enlevai mes gants. Mes mains soudainement si chaudes, ouvertes dans le froid hivernal, se posèrent sur elle. Fixant ainsi, à jamais, ses formes et ses traits !

Mille fois Hélène !

POLÉMIQUE INTERNE

MARIE-PIER POULIN | La Baie

Je *feel* perdue à l'ombre ensoleillée des rues hermétiques. Je marche. Les bras ballants les cheveux dans le vent et l'esprit incohérent qui vibre à côté de la *track* sociale. Je vois. Pourtant tout me pénètre. Des murs de briques rouges jusqu'au trottoir de briques noires en damier et le fleuve au loin qui m'empale de sa longue descente. La plage, le sable, c'est l'horizon futilement décapité. Celui qui cohabite dans la ville cendre équipée de jarretelles. Il y a moi et les autres. Sommes-nous si différents ?

Je suis debout, nue dans la salle de bain. J'entends le bourdonnement du ventilateur dans mes oreilles. Je perçois son mouvement circulairement infini, mais au ralenti. C'est comme le passé qui me percute en boucle, qui ne cesse de surgir au fond de ma trame brevetée. Une explosion me surprend l'être, puis s'effrite devant mes yeux rougis. Poussière inconnue, tu te dissipes… toujours emmurée d'une vérité qui m'échappe la cage. L'eau ruisselle sous mes paupières soudainement alertes. Deux-trois clignements. Le sens fait pleurer à rebours. Des larmes du passé qui surgissent d'une amnésie générale. Ou simplement la mienne. Que j'extrapole. Que je confonds avec le reste de l'humanité parce que je me pense monde. C'est comme une dictée de la pensée collective qui s'élève et que je brandis solennellement. Ma chair a capturé les mots au

vol pour se les approprier et laisser, en marque indélébile, le sang de son âme.

Devant le miroir je me vois sans me voir. Ma tête travaille dans mon ombre, jalousant ses secrets. De mes oreilles bioniques, j'entends l'influx nerveux qui circule, bien qu'on ne m'informe pas du trajet. La tempête intellectuelle est restreinte à ma tête, mais ma tête perçoit le monde et lui donne les ailes du mal. Je vois damier. Je lâche à contrecœur mon regard réflectif et j'entre dans la douche. Il y a des cadres dont on ne peut sortir. Manger. Dormir. Travailler, baiser, socialiser, fréquenter, vivre, être, projeter. Être projeté dans un vide feuille qui s'écrit, crier. Je crie. Dans ma douche j'écris ma tête qui explose, mon corps qui décompose frontières floues. *So confuse. I know.*

Je fais mon chemin quand mes cheveux dégoulinants laissent traces de mon passage éphémère, de la salle de bain à ma chambre. Puis de la chambre à ma cuisine. Et je vois du délire dans ta boîte de céréales *funky* que je ne trouve pas drôle. Sarcasme au pied carré pour tromper la déprime. Mais quelle déprime ? Celle qui est dans ta tête redondante et féconde d'idées toutes plus malsaines les unes que les autres. Ton crâne rasé de prisonnier voué à l'exécution me fixe d'un œil noir. Je n'ai que faire de ta vie puisqu'il faut d'abord sauver la mienne ! La tempête s'exclame ! Des bribes de mots voltigent dans ma tête comme des millions de ritournelles qui engourdissent mon cerveau.

Attends ! As-tu une image de toi ? J'ai besoin de mots imagés pour comprendre ce que tu me dis. La langue n'existe pas sans lettre. Inscris-en une. Puis une autre. Fais un dessin; une succession de lettres qui se disent. Une succession de phrases sur mon cœur qui cache le rouge sang de ma chair. Lettres blanches sur fond rouge; c'est de l'amour.

De l'amour à cracher par les pores de peau moite. Dans la salle de bain tantôt, j'ai sorti mon rouge à lèvres et j'ai écrit rose sur fond blanc. Il faut des contrastes et des nuances, j'en ai bien peur. Mais tu pars quand même. Vide de moi.

Je pignoche dans mon assiette quelques morceaux de repas. Le bout de ma fourchette taquine la tête dure d'une asperge. Je suis tout et rien. Je nourris en moi les cellules asexuées qui ne pensent pas. Fonction principale à accomplir. Un seul code. Pour me faire être, me faire penser. On s'active les cellules la femme désire à manger ! Tu me constitues chair enveloppe; me délimite des limites. Freins entre l'espace et moi pour ne pas se confondre. Mais on s'échange, se côtoie, se fréquente; stimulant cellulaire. Je suis une pute pour l'atmosphère. Je respire, je prends l'air que je recrache polluée de moi; transformation humaine opérée. CO_2 honteux ! Cours vers l'arbre pour te nettoyer de ton viol humain ! Eh oui, j'ai dit : violer de l'air. Quelle drôle de littérature de nos jours… sommes-nous passés d'une individualité triste, égoïste et finie, à un altruisme gras, épais, puéril et inadéquat ? Le changement de temps pour l'homme tout-terrain n'est pas sans lui procurer le désir d'amendement de tout ce que l'homme d'avant était. C'est ce qu'on dit.

Je fixe la brosse à dents de mon père. Ma vision se dédouble, deux brosses à dents identiques dansent… et mon corps bascule. Orage est la couleur de mon âme. Ça s'éparpille partout. De quoi ? Tout entache mon corps, enveloppe. Je suis larme, brume et gouffre avant d'arriver à quelque chose de tangible. Un mur de peur à franchir, un bloc de honte. Quelle triste tempête. Quel cœur à la dérive. Des matelots décrépis refont surface d'un endroit flétri. C'est un dérèglement de la terminaison dysfonctionnelle, mademoiselle. Veuillez rejoindre les rangs.

L'univers entier me domine. J'ordonne à mes jambes de bouger. Elles courent ! Se séparent les mouvements symétriquement parlant. L'une après l'autre, elles se respectent et m'emmènent hors des murs. Je sors et je cours. Cours. Le chien hurle, le bois craque, le vent me congèle jusqu'à la racine des cheveux. Ma chair s'étire, l'hématome sur ma cuisse crie lui aussi, mais je fais la sourde oreille. Parce que des voix me braillent toute la peine du monde et qu'un arc-en-ciel de glace se forme sur l'eau, prometteur, et que je ne connais plus mon corps trop léger d'ammoniaque gouttelette.

Le bout de mes orteils touche enfin le fleuve, mais ils s'enfoncent soudainement trop profond… où est le sable ? Le fond marin, qui l'a ôté avant que j'arrive ? Mon arc-en-ciel se dérobe au fur et à mesure que mon corps cale dans l'eau trop profonde et je tooommmbbe…

C'est l'air qui me happe et m'emporte à une vitesse vertigineuse, j'ai des yeux d'atmosphère. Je vois des morceaux de ma chair qui flottent devant mes yeux. Morceaux de ma constitution et pourtant je suis toujours. C'est mon subconscient qui me dit qui je suis, me définit, m'emplit de nouveau. Et ma vue s'effondre en fumée. L'univers bascule dans ma chute effrénée qui court-circuite mes neurones surexcités. Je m'extirpe du rêve avec force dextérité pour retomber sur le cul dans la réalité. Je chancelle pour me relever et patiemment reprendre conscience de l'ambiance dure et froide qui m'accueille, sourire en coin.

STARBURST

CAROLINE GAUVIN-DUBÉ | Rimouski

Un sac de *Starburst* chiffonné dans la portière droite de ma voiture. Tes baisers sucrés sur mes paupières, mon nez, mes joues, mes lèvres avant que tu ne me quittes pour aller travailler le matin. Tu disais que même le déjeuner méritait un dessert. Tu oubliais souvent que pour le mériter, il fallait d'abord l'avoir mangé, ton déjeuner. Un sac de *Starburst*. Dernier souvenir de ton souffle, de l'odeur fraise-citron de tes mots lorsque tu me parlais d'avenir. Notre avenir dans une maison bleue aux volets blancs avec un grand balcon et un garage. Ton garage, celui où tu me construirais une bibliothèque qui monte jusqu'au plafond, celui où tu apprendrais à ton fils à devenir un vrai petit architecte.

Je ne sais plus très bien si c'est mon rêve ou le tien. Je ne me souviens même plus de ta saveur de bonbon préférée. J'ai besoin d'objets pour me souvenir et tu ne m'as presque rien laissé.

Une vieille paire de gants de chantier, sale, dans le garde-robe d'entrée. Tes mains. Tes grandes mains, tes mains d'homme. Celles qui savaient si bien soulever mes boîtes trop pleines de livres, mais qui avaient toute la misère du monde à attacher une délicate chaîne autour de mon cou. Et leur odeur. Des mains, ça sent le sandwich au jambon

qu'on a mangé pour dîner, ça sent le savon cheap des toilettes publiques, ça sent le plomb du crayon qu'on a tenu trop longtemps pendant un cours de français. Tes mains à toi, elles sentaient bon. Tout le temps. Matin, midi, soir. J'aurais aimé te dire qu'elles sentaient la pâte à dents à la menthe, la tarte aux pommes ou la fleur d'oranger pour que tu comprennes. Mais ce n'était pas ça. C'était une odeur qui ne ressemblait à rien et ça me déstabilisait, moi qui disais qu'il existait un mot, une image pour chaque chose, chaque sensation. J'aurais voulu l'embouteiller, en faire mon parfum. C'est le visage enfoui dans tes mains que j'ai trouvé mon chez-moi.

Et une bouteille de shampooing *Dove* sur l'étagère du haut dans ma douche. Je ne peux pas la jeter. La jeter, ce serait oublier ma première fois. Je m'agrippais à tes cheveux, je te les arrachais presque de la tête pour ne pas crier. Ça te faisait mal, mais tu n'as jamais chercher à te dégager. Tes cheveux bruns, si foncés qu'on les croirait noirs; mon point d'ancrage. Tes cheveux lisses, épais où je me perdais et me retrouvais à la fois. Tes cheveux pour me raccrocher à toi, je croyais, pour toujours.

Trois objets. Trois parcelles de toi, puis plus rien.

Je voudrais tellement me rappeler ce moment où j'ai compris que je t'aimais. Je me souviens d'un hamac, d'un film d'horreur que je refusais d'écouter, de mon visage enfoui dans ton chandail qui sentait le *Lacoste* vert. Je n'arrive plus à me souvenir de l'odeur du *Lacoste* vert. Je n'arrive plus à me souvenir si ton chandail était rayé, uni, à manches longues ou courtes.

Ma vie est un éternel casse-tête où il manque des morceaux, ma mémoire une passoire qui laisse tout couler.

Ma vie, ce sont des voix sans corps. Celle du curé à la messe de Noël, celle de ma gardienne Valérie.

Ma vie, ce sont des corps sans voix. Ma professeure de maternelle, la boulangère du Métro sur la 2e rue, le gars qui est venu me porter chez moi après ma première brosse.

Ma vie, un tableau où on a oublié d'ajouter les détails après avoir mis la couleur de fond, le plan d'une analyse qu'on a laissé traîner sans développer.

J'oublie, j'oublie tout, tout le temps.

J'ai oublié l'heure, la journée, le mois où nous nous sommes rencontrés. Je ne sais plus s'il faisait soleil, s'il pleuvait, s'il ventait. Je ne sais plus quelle chanson jouait la première fois que l'on a dansé… Je ne sais même pas si l'on a déjà dansé.

Maxime, j'ai oublié le goût de tes baisers, la sensation de tes lèvres sur ma peau.

Maxime, j'ai oublié ta saveur de bonbon préférée.

SYNCHRONISME

THE DUDE | Jonquière

En plongée un éclairage rougi se dégage toujours de l'horizon, rasant la tête de quelques monuments classiques. On distingue dans l'obscurité naissante le numéro quinze, Place Vendôme, l'hôtel de Gramont, le Ritz. Le faste, le luxe indécent, ressuscité des cendres de la commune.

Dehors des gens peut-être, on ne peut dire, notre vision se voile. La nuit applique une censure implacable. Nos quelques repères consistent en lampadaires de fer forgé noir dispersés çà et là. Une femme s'avance aux confins du spectre lumineux, on saisit sa présence comme un mirage. Sortie du Ritz, on l'imagine, une femme nantie, bien mise. À l'extrémité de la place, elle hésite un instant, on remarque brièvement sa tenue. L'éclairage se frotte à la colonne de bronze, des reflets verdâtres brouillent toute perception. Les différences de tons se confondent. Elle tourne son visage vers nous, elle fixe peut-être un point éloigné qu'elle sait là, dans la nuit parisienne. On devine seulement la courbe délicate d'une joue, la nuit n'autorise rien de plus. Elle quitte la place par l'affluent, issue étroite qui déverse, le jour, son flot de bourgeois.

La voilà hors de notre champ. Une errance nocturne dans le premier arrondissement. L'oscillation entre une ellipse et la réalité crue de l'éclairage municipal. Sa présence trouble, porte de Clignancourt près de Saint-Ouen,

c'est inhabituel. Le quartier est en reconstruction. Elle longe quelques vestiges de guerre. Son chic détonne, si profondément dans le ventre de la ville, sous le toit des prolétaires. Elle s'engage dans un passage exigu, perdue à nouveau. L'odeur du Chandoo nous pique au vif, le pavot à opium purifié, à l'arôme violent.

Les fumeries respirent, les portes battantes, au rythme régulier d'une clientèle anonyme. Certaines d'entre elles s'ouvrent au hasard. À l'intérieur, des hommes étendus pêle-mêle, pipe à la main. Un violent contraste entre la ville sombre, secrète, et la lueur qui émane des fumeries. Une porte demeure ouverte. Une vision irréelle, comme si la frontière entre ce monde et l'autre venait d'être abolie. Une femme se tient au milieu des hommes emportés par le pavot somnifère. Elle nous tourne le dos, une impression étrange, un déjà vu, elle hésite. Elle se retourne, pipe à la main, nous distinguons la courbe d'une joue, une lèvre voluptueuse, le reste se perd dans une bouffée blanchâtre qui s'échappe de sa bouche. Quelques clients entrent, rabattent la porte, usent ce désir déjà frustré, le nôtre.

La nuit est totale. Notre pas n'est plus assuré, les distances incertaines. La ruelle s'effondre. Un premier repère, le froid mordant, quelque part au nord.

***

Elle referme la porte. Le taxi repart, s'enfonce dans le vice plus loin, un peu plus profondément dans la gueule béante du centre-ville animé. Elle le considère un instant suspendu à la lueur d'un feu rouge, pendant que le froid insidieux vient l'envelopper, elle. Grelottante, oubliant la chaleur de l'ivresse, elle se dirige droit vers la porte. Elle pousse la porte d'entrée, black out.

Une autre porte s'ouvre, c'est une salle de bain sombre. Sa main devrait fouiller l'obscurité, chercher l'interrupteur. Le réflexe machinal lui échappe, elle s'estompe, à peine visible. De l'eau coule à présent. Dans la pièce, un flottement imperceptible. Le bruit des vêtements qu'elle laisse tomber au sol avec maladresse. On peut l'entendre se glisser délicatement dans le bain. La vapeur brouille un peu plus les perceptions possibles, épaissit la distance entre le point d'observation et celle qui repose dans l'eau. Une ellipse inattendue, nictation ou une mascarade de la nuit.

Tout est visible dans la pièce, la source de la lumière, impossible, provient de plusieurs côtés. Nos lois semblent suspendues, l'instant d'un regard fugitif. Elle est couchée de manière à ce que seul son visage émerge de la baignoire. Ses cheveux noirs ondulent en trajectoires diverses à la surface de l'eau. Ses yeux, fixés en l'air. Ses pensées défilent, projetées sur le plafond blanc cassé comme un cinéma au projecteur manquant. Il n'y a qu'elle, étendue dans le même bain, des positions différentes, des coupes de cheveux différentes. Parfois elle s'y jette toute habillée, parfois grisée ou bien les pupilles au seuil critique de dilatation. L'enchaînement des images s'accélère, elles se fragmentent, l'imagerie se disloque en plusieurs écrans. Il n'y a enfin que des points noirs qui pâlissent jusqu'à s'effacer complètement.

Un bruit de la ville détourne l'attention, déconcentre, déstabilise et le temps de revenir à elle, la baignoire achève de se vider. L'eau s'évade en vortex, nos repères se raréfient. Une autre tentative, son corps nous échappe, la pièce est sombre à nouveau. Le silence et une sale impression. Sa poitrine se soulève peut-être, au fond de la pièce, au milieu du vide.

Nous reculons jusqu'à un continuum où la pièce, le temps et notre point d'observation se replient jusqu'à ne former qu'un point, jusqu'à l'éclatement. Nous revoilà à un instant précis, celui où la nuit s'invite pour tout compliquer.

***

En contre-plongée, l'orbite inexorable du télésiège vide, les pistes désertées, la neige subsiste par endroit. C'est un aperçu, la masse solaire, lasse et faiblissante, se vautre sur l'autre versant. Nos ancrages s'effacent. Les tons s'unifient. Il n'y a, à nouveau, que la nuit. Le vent tourne, un cliquetis dans la montagne, une anomalie. Nos yeux vagabondent sur les hauteurs. Rien. Quelque chose s'est inversé, une singularité, là-haut, peut-être.

Quelqu'un passe en trombe, le vacarme des talons hauts sur le bitume. Elle zigzague dans le village endormi. L'écran d'un *smartphone* s'illumine, transgresse l'interdit nocturne. Elle longe un mur de façades mortes, la tête baissée. Une ombre de femme, une éclipse récurrente. Ce nord nous est inconnu, plus glacial, trop plein de solitude. On cherche à cadrer l'image, tentative d'un *travelling*, l'écran tombe en veille et tout redevient terriblement noir. Déçu, brisé, notre voyage dure depuis trop longtemps. Nous méditons un peu sur cet échec. Une porte s'ouvre quelque part. Du coin de l'œil, on saisit un peu de l'onde lumineuse. On retranche une scène.

Nous guettons à présent le moindre signe d'elle, un brûlot à la main. L'alcool est fade. Derrière le bar, toutes les bouteilles sont identiques. L'endroit se pixélise en noir et blanc. Elle fait dos au mur, les genoux repliés sur le tabouret et la tête reposant sur le bar. Des raies de poudre blanche ça et là sur le marbre froid, ses cheveux s'y mêlent, s'y répandent en ramifications chaotiques.

Une convulsion, brève, son corps se soulève. Une vibration. Le contenu de la tasse empeste. On croit que l'anse va céder tellement notre prise est forte. L'écume à sa bouche. Un tremblement. La terre ne bouge pas. C'est la fabrique de la réalité qui encaisse, qui se morcèle sous la fréquence des chocs. On imagine son corps ravagé par les secousses. Notre regard se porte au loin, au fond de la tasse. Une dernière gorgée, difficile à prendre. Elle est hors du champ, le silence pèse contre le cuir du tabouret. Quelqu'un, peut-être, vient d'éteindre.

UNE QUESTION DE NARRATION

CATHERINE FORTIN | Jonquière

J'utilisais seulement la troisième personne, avant; pas que je n'écrivais rien de personnel, au contraire. Juste que j'étais incapable de m'admettre les états que je décrivais – je les attribuais à des « il », à des «elle » impersonnels *non je ne me sens pas comme ça non je ne le fais pas non non non c'est il c'est elle ce n'est pas moi c'est de la fiction*

j'essayais de me convaincre

(ça ne fonctionnait même pas)

Le mettre sur papier est déjà un travail en soi; *c'est enfoui au profond de moi comme des lames dans une boîte au fond d'un placard et lorsque les gens y jettent accidentellement un coup d'œil je peux sentir le rouge me monter aux joues et le battement de mon cœur qui panique un peu* mais ça ne peut être pire que de l'exprimer *parce que ma voix se casse sur certains mots comme s'ils étaient trop indignes pour être prononcés et non bordel ne me fait pas répéter c'est écrit dans mon dossier ma gorge est déjà tellement pleine de fissures qu'elle menace de s'effondrer à chaque respiration je l'ai jamais dit à mon ami je lui ai seulement montré les lames j'ai pas été capable je l'ai amené dans ma chambre et ma voix est restée tremblante*

Alors on les garde en nous, on les protège comme si on avait peur pour eux, *mais réellement on a peur d'eux* on bafouille les syllabes parcimonieusement, parce que chacune d'elles est comme un pincement, une morsure au cœur et

automutilation on préfère les enfouir sous un tas de paroles insipides qui ne nous déchirent pas la gorge *et l'esprit et le cœur et le corps* lorsqu'on les prononce, mais réellement on ne les oublie jamais *ils résonnent constamment à nos oreilles comme une musique de fond une musique de fond qui te murmure que non, non, fillette, ne t'imagine pas que je suis parti, tu vois t'as la tristesse chronique, il va falloir que t'apprennes à respirer autrement*

Après, mettre un « je au début de la phrase, c'est raconter une indigne faute et admettre que l'on en est l'auteur c'est *c'est tellement plus facile de faire comme si « il » l'avait fait un « il » masqué anonyme une toile vierge sur laquelle je peux vomir ma honte éviter que je m'en retrouve éclaboussée* me soustraire aux tremblements du bout de mes doigts *« je m'automutile » ça fait beaucoup de lettres sur lesquelles tu peux trébucher et tu as déjà le pas hésitant*

Un ami m'avait dit que ça allait aider, d'en parler *sauf que je ne peux pas en parler putain elle est assise à son bureau et attend que je dise un truc je suis sensée dire quoi que je me blesse pour m'excuser d'être en vie que j'ouvre mes jambes dès que quelqu'un m'aime un peu pour éviter de rester seule que le monde me terrifie que l'alcool est un faible soutien que je ne suis plus capable d'aller à mes cours que j'ai pleuré deux fois aujourd'hui et je cherche toujours les raisons parce que non non nononononon ça reste coincé dans ma gorge et elle me demande si je vais bien aujourd'hui et comme une idiote je réponds oui mais j'ai envie de lui crier que le suicide par exsanguination a de faibles taux de réussite et la pendaison m'horrifie et je n'ai pas accès à une arme à feu et les hauteurs me sont atroces et les médicaments sont lents et douloureux alors comment veux-tu que je me sente bien connasse*

À son tour, la thérapeute m'a dit qu'écrire pourrait aider *mais évidemment ça aurait été trop facile les mots sont là comme*

des dizaines de regards méprisants et je suis les courbes et les lignes de leurs lettres en baissant les yeux et en rougissant d'une certaine manière ils me renvoient à moi-même et je suis incapable de l'accepter ou de m'accepter ou de les accepter

Alors pour le moment je m'en tiens aux métaphores et

chacun de mes mots est un euphémisme;

au moins je peux en écrire au lieu d'en parler

et c'est un peu moins déchirant lorsqu'on

parle en demi-mots et en sous-entendus

(des fois, ça fait un peu moins mal d'être malhonnête)

Je peux faire semblant que

ce que j'ai au fond de moi, c'est aussi beau

que les figures de style que j'utilise

essayer de me convaincre qu'il y a

quelque chose de poétique dans

le contact poisseux

du sang qui sèche lentement sur mes jambes,

comme si cette teinte d'écarlate était autre chose

que tristement humaine;

mais les mots que je cache dans mes entrailles ne disparaissent pas

parce que je ne veux pas les voir -

ils y pourrissent tranquillement et,

un jour, l'odeur de putréfaction me fera

suffoquer.

VALSE À TROIS TEMPS
(POUR LARMES D'EAU DOUCE)

LAETITIA BEAUMEL | QUÉBEC

I

À deux pas de la maison la colline déroule sa colonne vertébrale
Jusqu'aux étais d'un pont de bois
À moitié pourri par l'humidité des hivers

Ce pont enjambe une rivière
Cette rivière engendre bien autre chose que
Poissons
Tourbillons

Je n'en savais rien avant d'apercevoir
Un groupe de femmes
Tout commence toujours par les femmes

Penchées sur l'eau courante
Châles trempés pas à peu près
Dans des seaux posés sur la berge
Ces femmes plongent des mains plus ridées que leurs visages
Dans l'eau froide qu'ils recueillent

Poignées de cailloux ronds translucides

Voilà ce qu'elles en sortent

II

Tes dents sont comme ces pierres-là

La nuit lorsque tu me souris
Je les vois briller dans la noirceur de la chambre

Tes dents deviennent alors
Croissants de lune pour moi seul
Croissant unique démultiplié par le passage des nuages

Noirs

Tu es femme toi aussi
Tu connais les rivières les cailloux
L'obsession des cannes pour l'exploration méthodique
Systématique
Des fonds de vallée

III

J'y suis allé moi aussi
Poser mes cuisses sur le froid craquelé du sol
Abandonné par le flot

Et je les ai vus c'est vrai
Ces cailloux incroyables
Poursuivre les rayons stellaires
Lorsqu'ils se glissent nus
Dans l'eau raide et silencieuse

Ouvrant grand la bouche
Les poissons respirent je crois
Les vapeurs des mousses marines
Dont l'humeur salée remonte jusqu'à eux

Les courants portent dans leurs mains palmées
Les secrets aquatiques aux jupes mouillées
Des bords de ru

MENTION HONORABLE

VOLET IMAGE

Michèle Bouchard, *À marée basse*